John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library

Brown University

Purchased from the

Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

Bernard.

50, Rue Billiard.

EMILIE CORBETT;

OU

LES MALHEURS

D'UNE GUERRE CIVILE.

TROISIÈME PARTIE.

ÉMILIE CORBETT;

OU

LES MALHEURS

D'UNE GUERRE CIVILE:

Roman politique, à l'occasion de la dernière Guerre entre l'Angleterre et ses Colonies;

Traduit de l'Anglois sur la quatrième Edition.

TROISIÈME PARTIE.

A LONDRES,

Et se trouve A MORTAGNE au Perche;

Chez N. LE PEGUCHEL, Libraire.

Et A PARIS,

Chez DELALAIN le jeune, Libraire, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. LXXXIII.

RPJCB

ÉMILIE CORBETT.

LETTRE XC.

A Emilie Corbett (*).

Enfin, ma chère bien-aimée, il se présente une occasion. J'avois tenu prêt un gros paquet pour cet heureux hasard ; mais il n'étoit rempli que de tristesse, de découragement et d'images effraïantes et accablantes : mais, aujourd'hui, il se présente une perspective plus riante ; c'est pourquoi

(*) Lettre de M. Hammond, telle qu'elle étoit incluse dans la Lettre précédente d'Emilie à Louise.

j'ai enseveli toutes mes mauvaises nouvelles dans l'Océan. Nous venons d'être joints par des vaisseaux frettés exprès pour porter les offres les plus étendues et les plus propres à procurer la *conciliation*. Elles sont de nature, je crois, à convenir à l'âme ambitieuse et intéressée d'un Américain, et elles ne sauroient manquer, ce me semble, d'être acceptées. Ainsi, le mauvais enfant soumis aux loix maternelles, prospérera encore une fois. Les trésors des deux hémisphères se partageront encore réciproquement. Les armes d'une grande nation ne seront plus emploïées à nuire, mais à défendre. Nos rébèles concitoïens reprendront leurs anciens sentimens de soumission. Je commence, Emilie, à appercevoir la terre : la réconciliation étend ses plumes angéliques ; et ma présence, j'espère, ne sera plus nécessaire qu'à me fournir l'occasion d'être *té-*

moin de la joie que produit le retour d'un enfant vagabond, et rendu à la protection d'une mère offensée. La Grande-Bretagne toute insultée qu'elle est, malgré le peu d'effet qu'ont produit ses tendres avances, malgré l'air de mépris avec lequel ses protestations de bonté ont été reçues, recevra son Amérique avec transport. L'indisposition passagère, qui aura régné entr'elles, ne servira (comme les querelles d'amis) qu'à resserrer davantage les liens de l'amitié future.

O paix ! toi, qui es l'image de la Divinité ! — descends, ah ! descends sur cette terre d'où les mal-entendus de parens en dispute t'ont si long-tems tenue écartée ! Fonds les cœurs de compatriotes animés les uns contre les autres, donne à tous les articles d'intérêt qu'ils soutiennent, une telle forme qu'ils soient tous obligés de reconnoître ton influence céleste. —

Dompte, charmante Puissance, l'âme fière de l'ambition ; amollis les nerfs de l'autorité, et que les traits de la majesté offensée ne nous présentent plus que la douceur de ceux d'un père. — Ah ! viens, je t'implore ; et viens sans délai ! Ne permets pas qu'Henri combatte contre la cause pour laquelle Edouard a perdu la vie ! Qu'il n'y ait plus de raisons de se battre. Etends tes aîles plus blanches que la neige, sur le même peuple ; — rends le frère aux embrassemens de son frère, et l'ami à ceux de son ami. Permets que dans cette circonstance, ce soit un militaire même qui te supplie de remettre l'épée dans le foureau. Réserve son bras pour servir contre l'ennemi naturel de son païs, et ne lui fais pas un devoir de marcher contre un *ennemi* civil. C'est à toi que je m'adresse, ô aimable, ô divin esprit de la paix ! au nom de toutes les affections chères

et délicates, — affections qui composent ta suite enchanteresse. Je m'adresse à toi, au nom de la nature, de la raison, de l'humanité et de la bonne foi, — au nom du père, de l'enfant et de toutes les unions les plus précieuses ; — je m'adresse à toi au nom d'Emilie et de Louise. Mon invocation ne sauroit monter plus haut, non plus que —

— Ah ! — doucement, doucement, mon Emilie, — je crois l'invocation entendue. La Déité que j'ai tant suppliée, descend avec son éclat. Elle est environnée des raïons du soleil, adoucis par le tendre azur des Cieux dont elle forme son char. L'éternel olivier se mêle au raïon qui flamboie au-dessus des clochers du monde occidental. La guerre est désarmée. L'horrible père de l'esclavage est *lui-méme* mis aux fers. Il laisse enfin aller, non sans regret, ses membres gigan-

tesques. Le voilà lié comme un prisonnier, et la nature et la paix obtiennent enfin à leur tour la victoire !

— Ah ! quelle troupe brillante s'avance à leur suite. Les arts reprennent vigueur. Les Muses confessent, en chantant, le triomphe des affections. La végétation, quoique dernièrement foulée aux pieds, ressort de la terre, et reprend un air de fraîcheur sous les pas de l'industrie et du repos, qui s'efforcent ensemble de contribuer à la restauration générale de leurs roïaumes fleuris. Le sacré pouvoir de l'*amitié* reprend son poste dans l'esprit humain. Le tendre pouvoir de l'*amour* remonte sur son trône, et étend son sceptre de rose sur le cœur humain. Les vierges tremblantes, — les *Emilies*, qui embellissent la terre, reçoivent leur héros à leur retour sans aucune blessure !

Nos voiles viennent d'être abattues,

ma bien-aimée Emilie. La surface de la *mer* porte en ce moment l'emblême de la paix. Le Capitaine de notre vaisseau prépare ses papiers pour l'Angleterre, pour être emportés par le vaisseau qui flotte doucement à côté du nôtre. Il est chargé de dépêches de la part du Général, qui sont probablement d'une nature agréable. Tout semble promettre beaucoup. Ah ! quel plaisir doux et touchant j'éprouve au moment où j'écris ceci ! (les vaisseaux chargés des propositions d'accommodement, forcent de voile sous mes ieux.) Je pressens les transports de joie avec lesquels mes nouvelles seront reçues, — et je me peins d'avance l'effet qu'elles feront sur la forme la plus parfaite et les traits les plus touchans que mes ieux aient jamais vus. Je crois voir la douce larme d'une joie ingénue couler le long de la joue, ou baigner le crystal qui

couvre mon portrait ; — l'invisible soupir s'échappe à travers ses passages vermeils, — les portes de rose de la vie et de l'amour sont ouvertes pour accueillir la nouvelle, et soufflent dessus une haleine tendre et balsamique.

Adieu, adieu : les paquebots sont prêts. J'espère : je suis aux Cieux. Adieu.

HENRI HAMMOND.

LETTRE XCI.

A FRÉDÉRIC BERKLEY, Ecuïer.

IL est arrivé un heureux changement, Frédéric, dans cette maison depuis ma dernière. Emilie est toute en feu de plaisir et de santé. Elle a eu des nouvelles de Henri Hammond, et l'effet de cette nouvelle est de *peindre* sur tous les traits de son visage,

l'amour triomphant. Sa langueur est dissipée. Ses pleurs ne coulent plus que d'excès de bonheur. Elle soupire de félicité.

Lorsque j'entrois dans sa chambre, il y a environ une heure, elle me saisit la main; et comme je lui tâtois le pouls, elle s'écria : — « O ! Sir Ro- » bert, la panacée est arrivée. Je me » porte bien. Je suis heureuse ».

Sur mon âme, Frédéric, sa joie et sa tristesse sont également aimables : et quoique toutes deux me soient également contraires, cependant plus elle me cause de mal, et plus je l'aime. Adieu.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE XCII.

A Louise Corbett.

OH! bon Dieu! qui est ce qui peut prétendre mesurer la profondeur des calamités de ce bas monde, quand tu juges à-propos de le châtier de ta verge? La joie que j'ai si nouvellement éprouvée, n'étoit que comme l'éclair avant l'orage; elle annonçoit seulement son approche. Le tonnerre vient enfin d'écraser l'infortunée

Emilie.

LETTRE XCIII.

A Emilie Corbett.

Quoi ! *est-il donc mort ?* Le compte-t-on aussi parmi ceux qui ont été tués ? et ce noble jeune-homme a-t-il si-tôt suivi l'aimable Edouard ? Hélas ! c'est ce que j'appréhendois, même tandis que je tenois entre mes mains la lettre que vous m'avez envoïée de lui, pleine de meilleures nouvelles. Dans le vain espoir de trouver quelque chose qui ait rapport au sort de mon mari, malgré les différentes convictions que j'ai de sa mort, j'examine curieusement tous les papiers qui ont rapport à la guerre, et qui me tombent sous la main. Dans la Gazette d'hier au soir, je vois qu'il y a eu une affaire, et j'ai lu, avec des ieux baignés de larmes, le compte rendu des morts

et des blessés. Cependant, êtes-vous bien sûre de votre nouvelle ? J'espère qu'elle est en partie mal-fondée : car je ne vois point le nom de Hammond dans la liste de l'une ni de l'autre part. On trouve bien un Enseigne *Haddock* et un Capitaine *Hammerson* parmi les *blessés ;* mais ces noms-là n'approchent guère même à l'oreille. Je m'en vais tout-à-l'heure faire des recherches plus exactes. En attendant espérez, — espérez tout, ma chère amie. Mon frère ! — Oh ! non, — je ne le veux pas, cela ne sera pas.

LOUISE CORBETT.

LETTRE XCIV.

A Louise Corbett.

LA *Gazette !* des *morts !* des *blessés !* — Ah ! je n'avois pas d'idée de l'extrêmité de douleur à laquelle j'étois réservée ! Vous m'avez mal comprise ; mais quelle cruelle information cette méprise m'a-t-elle procurée ! Il y a donc eu une affaire ! Vous avez vu la sanglante liste. Il faut qu'on me l'ait cachée *exprès*. L'escarmouche, vous dites, a été subite. Vous lisez un Capitaine *Hammerson*. Dans le trouble de la guerre, il est aisé de sauter une syllabe, ou d'en ajouter une autre. Ces conflits sont trop violens pour moi.

L'incluse vous fera voir qu'il n'étoit pas besoin d'ajouter les blessures de

Henri à la violence d'un père aveuglé par la rage de l'hydre, appellée *parti !*

Les *blessures* d'Henri, ai-je dit ?— Oh ! doucement, — doucement, mon cœur : je ne saurois tenir à cela davantage, — en vérité, je ne le saurois.

Adieu ! je vais penser à remédier à ceci. Adieu.

EMILIE.

LETTRE XCV.

A EMILIE CORBETT (*).

EMILIE, soïez vous-même. Il faut faire un généreux effort. Je vous vois dépérir tous les jours à vue d'œil, et je ne saurois le supporter. Voilà trois fois que je vous vois au lit malade depuis quelques semaines. Il est aisé de

(*) Cette lettre est l'incluse dont Emilie parle dans sa précédente à *Louise*.

voir que toute votre âme languit après Henri, — le perfide Henri, avec lequel votre union *ne doit jamais avoir lieu*, tant que vous jugerez à-propos de reconnoître un *père*, et d'accepter sa *protection*. Je te déclare, Emilie, que quand il seroit actuellement *de retour*, et de retour avec ce que les Bretons dégénérés appellent aujourd'hui *gloire*, — quand il seroit dans le cas de pouvoir mettre à tes pieds la conquête et les dépouilles de toutes les Colonies, il y a une raison qui rendroit *Emilie Corbett* méprisable; — oui, remarque bien la force de cette expression — *méprisable* de l'accepter. Mais, je vois bien qu'il n'y a que l'explication claire et parfaite de la cause qui pourra te convaincre. Ainsi, afin de détruire tout-d'un-coup en toi jusqu'à l'ombre de l'espérance, sache donc, chère infatuée, que ton père fait consister tout le bonheur de

son âme dans la prospérité de l'Amérique. Ces richesses que j'ai perdues, ces dettes qui m'ont ruiné, aussi-bien que le produit immense du commerce que je faisois par mer, ont tous été sacrifiés à défendre l'Amérique des injures qu'on lui faisoit. C'est pour son service que le sang de ton frère a été répandu ; et si j'avois encore d'autres fils, d'autres richesses et d'autres ressources, ils seroient encore au service de ce païs, pour le défendre des violences qu'on exerce contre lui. On l'a injuriée, cette Amérique, on l'a grévée, ma fille. Ses souffrances me pesent sur le cœur. Les cordons qui le tiennent suspendu dans mon sein, tremblent pour elle. Elle brûle d'un généreux amour de la liberté. On l'a condamnée sans l'entendre. Le poignard à la main, on l'a forcée à la révolte. On lui a mis la pointe de l'épée à la gorge, avant qu'elle songeât à se

défendre. On a apporté le feu, la famine et le parricide dans ses paisibles habitations. On lui a refusé les libéralités ordinaires de la Providence. Ce sont des concitoïens, des frères, des amis qui voient leur sang couler également dans les rues.

Je ne suis point, Emilie, de ces gens qui vont à droite et à gauche annonçant leurs principes, et qui courant de caffé en caffé, découvrent leur ignorance par leur babil. Je suis fixe dans ma politique; et je regarde le ferme attachement que j'y ai, comme faisant partie de ma *religion*. Depuis qu'on a la cruauté de nous instruire à faire une distinction sanguinaire entre un Anglois et un Américain, je me déclare un de ceux-ci, et je déplore les infirmités qui m'empêchent de me mettre en campagne pour sa défense. Mon enfant, mon enfant, je connois la rapacité ruineuse, le mas-

sacre et l'infamie de cette guerre dénaturée. J'entre profondément dans toutes les injures qu'on fait à l'Amérique. C'est le seul point sur lequel je suis même enthousiaste ; et c'est le seul aussi où il soit noble et glorieux de l'être ! Ne va pas t'imaginer, téméraire fille ! l'idée seule m'en fait frémir ! — ne va pas *t'aviser* même de croire que l'ingrat Henri recevra jamais la main d'Emilie. Epargne-moi, fille bien-aimée, sur ce seul point, — ce point si douloureux, si sensible — et dans tout *autre* ordonne à ton père ce que tu voudras ! Vous me devez cette soumission, vous me devez cette *faveur*, cette *indulgence*. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour conserver votre Hammond, et pour l'empêcher de prendre ce maudit emploi ; mais il n'a pas été possible d'y réussir. Son cœur hautain lui a même fait dédaigner les reproches de l'*amitié*. J'ai

cherché à le faire passer généreusement d'un côté plus honorable. Il a traité cela d'insulte, de corruption et de bassesse. La fureur militaire couloit dans toutes ses veines. Lorsque je voulois raisonner sur le fond de la matière, il justifioit toutes les mesures du ministère. La *Grande-Bretagne*, disoit-il, étoit infiniment maltraitée, — sa douceur méprisée, ses loix bravées, — ses sublimes prérogatives fièrement dédaignées. Il parloit à haute voix et avec véhémence de la *rébellion* de l'Amérique. L'honneur de l'Empire, disoit-il, dépendoit à-présent des efforts de chaque individu, et il étoit du devoir de tous les jeunes gens qui se trouvoient animés par l'amour de l'intérêt personnel, de la loïauté et de la saine politique, de manifester leur zèle, leur courage et leur attachement. Il continua ainsi, ma chère enfant, déclarant avec tout

l'enthousiasme d'un jeune étourdi, qu'il se regarderoit comme coupable de la dernière bassesse, s'il étoit capable de refuser la contribution de son bras. Plus l'amour qu'il avoit pour *Emilie* étoit grand, plus son *sacrifice* étoit noble, dit-il. Il étoit déterminé, il avoit monté son esprit, et étoit résolu de défendre son païs, ou de périr glorieusement sous ses ruines. Je plaignis son délire, sans pouvoir m'empêcher de révérer son ardeur. De quoi n'eût-il pas été capable, s'il eût été bien dirigé ! Il étoit au-dessus des avis, et continua à s'enfoncer de plus en plus dans l'erreur. Par tendresse pour toi, mon Emilie, j'oubliai la dignité de mon âge, et m'abaissai jusqu'à l'intercession. Quand je vis que toutes mes lettres ne servoient de rien, je cherchai secrètement à avoir une entrevue avec lui; mais son esprit bouillant prit feu. Je me retirai avec

regret, et j'abandonnai la partie.

Oh ! Amérique, toi, innocente ensanglantée, de combien d'oppressions n'es-tu point chargée ! Oh ! mon enfant, mon enfant ! la nature, la religion et le Dieu de la religion sont pour elle : et vous ! recevrez-vous dans vos bras et dans vos embrassemens un homme qui *viole* ces choses de gaieté-de-cœur ? Un homme cruel dont l'épée est peut-être en ce moment toute fumante du sang de quelque parent ! La tyrannie a épuisé toutes les ressources que la barbarie et la cruauté lui avoient suggérées. Votre Henri est volontaire parmi ceux qui ont ajouté à l'armée Angloise comme une nouvelle acquisition le casse-tête, la hache et le trépan. Or, la tendre Emilie peut-elle, en conscience, continuer d'aimer un tel barbare ? Fi, fi, fi donc; cela ne demande pas seulement la moindre réflexion ! Bannis-

sez-le ; effacez-le ; *détestez*-le. Il est ouvertement révolté contre les *loix* de la nature. Laissez couler vos affections dans un plus pur canal. — Ah ! permettez à la main d'un père de les diriger. Il a un *ami* en réserve, ma chère, — un ami *tel* —

Mais apprenez-moi que vous vous êtes enfin *rendue maitresse* de vous-même, mandez-moi que vous êtes *réellement* ma fille. Adieu !

CHARLES CORBETT.

LETTRE XCVI.

A Frédéric Berkley, Ecuïer.

JE suis tout-à-fait déterminé à retirer mon sot individu de cette *folle entreprise*. Allez à Castleberry, et je vous y rejoindrai sans plus tarder.

La perplexité d'intérêt dans cette maison, où chacun est d'un sentiment opposé à l'autre, et où il se prépare encore de plus grands embarras à venir, est réellement au-dessus de mes forces, sur-tout pour moi qui ai passé subitement du sein du repos dans celui de l'agitation.

Vous ne sauriez condamner ma foiblesse d'un style de censure plus amer que je ne le fais moi-même. Oh ! je suis parfaitement convaincu de l'impossibilité où je suis de supporter de pareilles tempêtes dans l'arrière-

saison de la vie, où je suis aujourd'hui parvenu. J'en cache la cause à tout le monde, excepté à vous : et les reproches que vous me faites me font bien voir le peu de compassion que je pourrois attendre des autres, si cette affaire étoit communiquée à des cœurs moins généreux.

L'affaire devient trop intéressante. Une certaine passion favorite et dominante qui approche de la phrénésie dans Corbett, et les engagemens antérieurs et ouvertement déclarés d'Emilie, qui sont plus forts que des barrières de fer contre moi, s'unissent pour me convaincre de la nécessité de me retirer. C'est pourquoi attendez-vous à me voir bientôt ; et préparez-vous, lorsque nous serons ensemble, à bien jaser, pourvu que ce soit sur toute autre chose que sur mon *foible* ; tous ceux qui sont *persuadés* d'en avoir quelques uns, proscrivent

scrivent ce sujet-là. Au sein du bonheur comme de la misère, Frédéric, nous ne sommes jamais sans quelque grain d'amour-propre ; et tant que nous sommes environnés de tous ses orgueilleux compagnons, nous ne permettons pas qu'on discute en notre présence aucune matière qui puisse diminuer en nous la bonne idée que nous avons de nous-mêmes. Tout à vous,

ROBERT RAYMOND.

LETTRE XCVII.

Au même.

ATTENDEZ, attendez, mon cher ami. N'allez pas encore à Castleberry. J'ai deux fois essaïé de prendre congé, et deux fois j'ai manqué mon coup ; — deux fois j'ai fait, et deux fois défait mon porte-manteau ; — deux fois

ordonné à mon domestique d'aller me chercher des chevaux, et deux fois fait l'astrologue ; et pour excuser mon *changement de résolution*, j'ai prophétisé un *changement de tems*. Lorsque le soleil brilloit en plein midi, j'ai prédit de l'orage et des ouragans ! et c'est en vain que le pauvre diable, en jettant les ieux vers le Ciel, déclare que le tems est fixe : hélas ! c'est son maître qui est changeant, et non pas le tems.

Un peu de retard ne peut pas faire grand'chose. Il faut avoir quelque indulgence pour moi. Il faut me passer quelque chose.

D'ici à un ou deux ordinaires, je déciderai, et je déciderai comme vous et le *sens commun* avez droit de l'exiger. Adieu.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE XCVIII.

Au même.

J'ARRIVE, mon cher Frédéric, j'arrive. La confusion des Corbetts, — les agitations absurdes, quoiqu'affligeantes, de mon propre cœur, — les — les — les — enfin, — je pars demain. Adieu !

ROBERT RAYMOND.

LETTRE XCIX.

A C. Corbett, Ecuïer.

JE soupçonne que M. Hammond est blessé. Cette circonstance, mon père, excusera les horribles agitations de mon esprit, qui depuis quelques jours ont arrêté chez moi toutes les facultés, tant de la main que de la voix. La première de ces facultés m'est en quelque façon rendue, ou du moins assez pour vous tracer, en tremblant, quelque chose qui ressemble à une réponse à la touchante faveur de votre dernière, dont toutes les syllabes sont comme autant de flèches empoisonnées fixées dans mon sein. L'objection déterminée que vous avez contre le pauvre Henri, est donc expliquée ! J'aurois cru que le sang de mon

frère auroit été suffisant pour effacer entièrement du cœur de mon père, jusqu'à la plus petite trace sanguinaire de parti. Sera-t-il donc dit que les préjugés politiques interrompront les plus belles affections de l'humanité ? L'aspect seul de la guerre fait horreur, de quel côté que vous la considériez. Elle ne sauroit changer d'attitude, ni prendre *une position* qui puisse diminuer ses terreurs dans l'âme de celui qui y *réfléchit*. C'est à *cette sorte d'âme*-là qu'elle paroît uniformément odieuse : et ce n'est pas le moïen de lui donner une tournure plus favorable que de considérer que comme il y en a toujours eu dès le *commencement* du monde, il y en aura aussi toujours jusqu'à sa destruction. Sans aller plus loin que le cercle étroit de notre famille, elle a séparé le fils de son père, l'amant de sa maitresse : ne la rendons donc pas encore plus

cruelle en divisant les intérêts de la fille d'avec ceux de son très-honoré père, puisque ce seroit encourager la folie des mortels et la peste civile qui, sous la forme d'une *guerre de famille*, s'est élevée contre nous. Ce seroit violer les douces loix de la nature, et rompre ces liens de conciliation qui unissent les parens en une seule et grande chaîne de connexion aussi étendue que la terre, et aussi belle que les cieux. Vous avez, Monsieur, décrit votre patriotisme et celui de Henri, en des termes également forts et vigoureux : au moins vous en avez assez dit des deux côtés pour prouver que vous croïez *tous deux* que la cause que vous avez adoptée est la plus droite et la plus glorieuse. Lorsqu'un parti attaque, il faut naturellement que l'autre se défende : c'est pourquoi tant que l'esprit de contention subsiste, il est naturel que quelques-uns

censurent avec véhémence les mêmes mesures que d'autres mettent autant de véhémence à approuver. Mais, mon très-cher père, en confessant vous-même votre propre enthousiasme, ne faites-vous pas la justification de celui d'Henri ? On diroit que vous tenez tous deux dans vos bras une Cléopâtre politique, pour laquelle vous êtes déterminés à gagner ou à perdre un monde. L'Angleterre est à Henri, ce que l'Amérique est à vous. Chacun de vous prétend qu'il épouse la querelle d'un ami insulté ; et, tant que vous vous en tiendrez-là tous deux, comment peut-on s'attendre que l'un ou l'autre cède ? Dans le fait, une telle concession, suivant les principes de l'honneur, pris dans le sens où le monde entend ce mot, ne seroit-elle pas regardée comme basse ? Vous avez tâché, dites-vous, de diriger l'épée d'Henri du bon côté de la que-

relle. Et quel est, s'il vous plaît, ce bon côté? Henri dit que c'est l'Angleterre; Vous, vous dites que c'est l'Amérique. Quel est le tiers qui prononcera entre vous deux? On ne veut ni entendre, ni admettre la foible voix d'une femme. Sans cela, elle oseroit bien affirmer que vos compatriotes versent là-bas leur sang, tandis qu'on s'occupe ici à ajuster le point de dissention entre le tort et la raison. Enfin, mon très-cher père, il y a une chose qui est évidente d'après vos propres paroles : qui est que si Henri s'est cru insulté par la proposition que vous lui avez faite de changer de parti, vous n'auriez pas moins été piqué s'il vous avoit fait la même proposition. Et cela prouve que vous agissez tous deux conformément à ce qu'on appelle des principes patriotiques. Quel sujet raisonnable l'un a-t-il donc d'être mécontent de l'autre? Ce-

pendant, c'est en vertu de ce mécontentement de votre côté que vous me pressez de violer mes sermens. Est-ce que les vertueuses résolutions doivent se retirer ainsi, mon père ? Quand l'amour est formé par les sentimens, et qu'il a été long-tems nourri dans une âme qui ne sait ce que c'est que de projetter ou de commettre aucun mal, dont toutes les pensées sont soumises à la sainte critique du Ciel, sans jamais en redouter le scrutin ;— peut-on, en pareil cas, s'attendre qu'un tel amour soit de nature à se prêter aux changemens suivant les différentes opinions ? Pourquoi, permettez que je vous fasse encore une fois cette question avec toute la tendresse dont je suis capable, pourquoi m'avez-vous originairement inspiré tant de vénération pour la saine raison ? Pourquoi m'avez-vous inspiré une façon de penser si ferme et si généreuse ? Etoit-

ce seulement comme un ornement ou pour en faire usage ? Si ce n'étoit pas pour en faire *la règle de ma conduite* à travers le dédale de ce mortel pélerinage, oh ! pourquoi ne m'avez-vous pas d'abord, même lorsque j'étois encore à la mamelle, lorsque tout étoit capable de faire impression, et auroit pu prendre la forme que vous auriez voulu lui donner ; — pourquoi donc, dis-je, ne m'avez-vous pas alors mise dans le sentier que vous vouliez que je suivisse sans m'arrêter et sans me détourner ? Hélas ! vous m'avez donné des principes immuables, vous avez reconnu qu'ils étoient bons ; vous leur avez vu prendre racine dans mon cœur avec plaisir ; et aujourd'hui vous voudriez, lorsqu'ils ont pris toute leur crue, qu'ils sont dans leur état le plus florissant, les voir périr subitement ! Mais, les habitudes de ma jeunesse sont devenues si fortes, que je sens

parfaitement qu'il est trop tard pour moi de chercher à user de déguisement. Ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai à me faire un caractère artificiel. Ah ! permettez, je vous en supplie, de continuer mon attachement pour la vérité et la nature. Je ne suis point au fait de ce qu'on appelle des disputes d'Etat, ou des querelles de Congrès. Je ne sais ce que c'est que de m'immiscer avec les erreurs furibondes de partis. Je me contente d'agir en conséquence des premiers principes de la vie morale qui m'assurent que la constance en faveur d'un *objet connu pour en être digne*, (et non une folle prédilection pour un *mauvais sujet*) est la base fondamentale qui doit servir de support à tout ce qui est noble, juste et bon. Ma prudence est très-bornée. Elle ne s'élève point jusqu'à la sublimité de ces principes qui désolent la terre pour une vapeur

de victoire ; et elle n'a pas non plus la présomption de pénétrer les plans du Gouvernement. Tout ce qu'elle *prétend* savoir, appartient à ce petit et cher système dans lequel toute femme doit être instruite : savoir, qu'un *amour bien placé* ne doit jamais être détruit ; qu'il doit braver les orages de la fortune et des revers : que tant que l'on a vie, ce doit être le *principe actif* de cette vie de le *cultiver ;* et qu'il n'y a que la mort seule qui puisse dissoudre des liens formés par la vertu. Si mon père bien-aimé vouloit, pour un instant seulement, mettre de côté les contentions bruïantes d'une certaine classe de disputeurs, et permettre de se laisser aller à cette puissance calme et pausée, qui prononce tranquillement sur la vérité et l'erreur, il ne tarderoit pas à être convaincu de ce que j'avance. Je suis bien sûre qu'il s'y rendroit ; car son caractère est doux

et son cœur est tendre. Ah ! considérez quelle opération ce doit être pour votre pauvre Emilie, dont l'âme est si malade, d'être réduite à la triste nécessité de faire usage de ces argumens dans *un tems tel que celui-ci !* Venez auprès de son lit, — peut-être que le sujet de notre dispute pourra alors—

Oh ! par pitié, mon père, dépêchez-vous d'accourir à moi, assitez-moi dans ce terrible conflit, — sauvez-moi de moi-même, — essuïez les pleurs les plus amères que la douleur tira jamais du cœur d'une fille, et sauvez-moi, avant qu'il soit trop tard, des bras de la mort.

EMILIE.

LETTRE C.

A Emilie Corbett.

INGRATE Emilie! fille perverse et insensée! vous ne méritez ni les peines que vous me causez, ni la tendresse que j'ai pour vous. Je vous ai donné des raisons assez puissantes pour engager une fille *d'honneur* à rompre les liens qui l'attacheroient à mille Hammonds. J'aurois pu ajouter encore à ces raisons, le départ précipité d'un généreux ami qui, je vous le déclare aujourd'hui, (car je ne *saurois* le cacher plus long-tems) auroit déposé sa fortune à vos pieds. La folie qui vous aveugle, peut seule vous avoir empêché de remarquer que la bienveillance de cet homme unique vient d'épargner à la vieillesse de votre père la honte où ses derniers malheurs l'a-

voient plongé : et qu'il est trop délicat pour demander comme une dette les tendres retours de l'amour qu'il auroit sollicités comme une faveur ; le voilà cependant parti, le cœur rempli d'amertumes et de douleurs. J'avois promis de lui *garder le secret ;* mais vous me forcez à le révéler : vous faites plus, vous continuez d'être enthousiasmée du malheureux qui combat vos amis, vos parens et tout ce que vous avez de plus cher. C'est ce que je ne souffrirai pas. Vous prenez le ton et le langage de l'autorité, et vous appellez cela le sentiment de la raison. Vous vous érigez en juge, et vous élevez votre voix de femme contre les principes sacrés du patriote et du père. Cela ne sauroit se supporter. Je ne veux plus entendre parler de rien sur cette matière. Cessez vos menaces ; croïez-vous m'ébranler par la crainte d'un poignard et de votre

mort ? Je *méprise* ces idées romanesques. Prenez garde de me provoquer. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous connoissez mon caractère ; et vous n'ignorez pas que mes principes sont aussi sacrés que votre *passion*. Mais, quoi ! vous osez aussi alléguer les vôtres ! Et quels sont-ils ? De la fumée : et les *miens* sont les sentimens sacrés d'un homme qui adore son païs, qui déteste ses oppresseurs et qui a en horreur *Henri Hammond !* Pourquoi me poussez-vous jusqu'à cette extrêmité ? Je ne sais rien de ses blessures : mais, s'il en a *reçu quelques-unes*, il y a lieu de croire qu'il en a *fait bien d'autres :* ou du moins, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'a pas manqué de faire ses efforts pour y réussir, et cela dans le sein du païs natal de votre père. Votre amour est celui d'une fille qui soupire après un homme abominable. Ce sentiment est indigne d'entrer

trer en comparaison avec le noble feu que m'inspirent l'amour de la liberté, et une horreur aussi ferme que sublime des droits usurpés et des traités rompus. Votre inclination puérile, et cependant obstinée, mérite-t-elle d'être mise en parallèle avec l'ardeur qui occupe le cœur et enflâme le courage de votre affligé et malheureux père

CHARLES CORBETT?

LETTRE CI.

A LOUISE CORBETT.

LES caractères que ma plume vous trace, vous déceleront aisément l'état de mon âme. S'il vous faut une apologie pour mon silence, vous la trouverez dans l'indisposition de mon corps, le chagrin, le désordre et le désespoir dans lesquels je me trouve.

Ne vous affligez point des nouvelles que vous m'avez envoïées, ou plutôt de ce que vous m'avez envoïé de telles nouvelles. Cela me fait naître une pensée qui me ranime ; mais, pour cela, j'ai besoin de santé. Ah ! si je pouvois me rétablir ! — si je pouvois même seulement reprendre un peu de forces !

C'est assez. Ecrire me feroit mal. Il faut que j'aïe un peu soin de moi. Un autre sujet de chagrin encore ! Sir Robert Raymond a — Généreux homme ! que je souffre pour lui !

Adieu, Louise ! Priez pour mon rétablissement, je vous prie. J'en ferai un bon usage : j'en ferai l'usage qu'on *doit* faire de tous les dons de la Providence. Adieu, Louise, adieu !

EMILIE.

LETTRE CII.

A Emilie Corbett.

Les nouvelles du jour — ah ! comment vais-je rapporter cela ! Les rébelles, comme on les appelle, ont mis en pièces la plus grande partie de — : et cependant ce ne sont-là que des nouvelles de Gazettes. Henri est peut-être parmi ceux qui se sont sauvés du carnage.

Je ne saurois supporter ces coups-là ! Je ne ferai plus de recherches. Espérons, — le désespoir me tueroit.

Louise Corbett.

LETTRE CIII.

A Louise Corbett.

Cela suffit. Cessons nos recherches. Dieu bénisse ma chère Louise et son cher enfant ! Dieu daigne les prendre tous deux sous sa protection ! Emilie, à genoux, offre cette humble prière à l'Auteur de son être. C'est son testament ; c'est le dernier congé qu'elle prend comme amie sincère et comme sœur. — Adieu ! adieu ! adieu !

Emilie.

LETTRE CIV.

A Sir ROBERT RAYMOND.

OH! Raymond, Raymond! le plus ancien de mes amis, le plus fidèle de mes camarades! plaignez, hélas! plaignez la douleur d'un père; — un père dont les persécutions ont fait prendre la fuite à son enfant! Emilie est évadée. Dieu sait de quel côté elle a tourné ses pas. Sous prétexte de faire visite à une amie peu éloignée d'ici, elle est montée dans une des voitures publiques dans le dessein, à ce qu'elle dit, de revenir ce soir. L'amie qu'elle *prétendoit* aller voir, étoit Mme Arnold de Richmond, chez qui elle avoit souvent coutume d'aller sans cérémonie. J'ai par conséquent demeuré fort tranquille jusqu'à la brune. Un orage, accompagné de tonnerre et d'éclairs,

étant survenu vers les neuf heures du soir, j'envoïai un domestique chez Madame Arnold, dans l'idée où j'étois qu'elle pourroit avoir peur de s'exposer seule à revenir par un tel tems. Le domestique est revenu de chez Madame Arnold avec la nouvelle qu'Emilie avoit bien paru chez elle, mais n'y étoit restée qu'un moment, et en étoit repartie très-précipitamment. Il étoit près de minuit lorsque j'appris ces horribles nouvelles : j'ordonnai donc aussi-tôt de mettre les chevaux à ma voiture, et partis à toute bride, pour visiter les Bureaux de carrosses publics. Tout le monde étoit couché par-tout ; et ce ne fut pas sans difficulté que j'obtins des réponses à mes questions. Encore n'y en avoit-il aucune de satisfaisante. J'allois de rues en rues comme un homme qui avoit perdu la tête ; car, hélas ! vous savez combien j'aime Emilie ! Je ne savois

plus où dire à mon cocher de me conduire, et il continuoit de me traîner de côté et d'autre; enfin, je lui dis de me mener par-tout où il voudroit, ailleurs que chez moi. Point de trace, — point d'indice, — pas la moindre lueur d'espérance ! Oh ! cœur dur de fille ! quoi ! si je la pressois d'oublier le cruel Henri, ne suis-je pas son père ? Mais, je veux me tranquilliser : je la retrancherai pour jamais de mes affections. Je ne fais que de rentrer. Voici la pointe du jour qui commence. Tous les domestiques sont dispersés çà et là pour courir après une fille qui s'est échappée. Quelle terrible matinée il va faire. Le Ciel est tout en feu ! Il fait un vent affreux ! — Des flammes de feu fendent le firmament en deux ! on diroit qu'on voit jusqu'au fond de ses entrailles. Je suis tout seul. Ah ! Dieu, quel coup de tonnerre il vient de faire ! — Je

l'entends actuellement rouler sur ma tête. Oh ! Emilie, Emilie, ma fille, — mon enfant, — unique objet de ma tendresse ! où es-tu ? où es-tu ? Encore un autre ! *Dieu des merveilles !* vois un père contrit sur ses genoux affoiblis et tremblans, te supplier d'accorder un couvert à sa chère fugitive. Hélas ! Raymond, peut-être que notre pauvre désespérée, — celle qui faisoit la joie et la consolation de nos cœurs ; — hélas ! peut-être que quelque coup imprévu — Ah ! je n'ose pas tourner mon imagination de ce côté-là. Non, non : Emilie est enfin désobéissante ; elle est méprisable, elle a maltraité son père, elle —

Pourquoi donc est-ce que mes domestiques ne reviennent pas ? Ces coquins-là, comment osent-ils plaisanter avec une douleur telle que la mienne ? Ils ne savent pas ce que c'est que d'être père !

Hélas !

Hélas ! j'extravague. Il n'y a pas long-tems qu'ils sont partis ; et s'ils rentroient si-tôt, je les chasserois pour jamais de ma présence. Je ne sais ce que je veux. Tout ce que je sais, mon cher Raymond, c'est qu'il n'est pas possible qu'il y ait dans l'univers un homme aussi malheureux que

CHARLES CORBETT.

LETTRE CV.

A C. CORBETT, Ecuïer.

AU moment où j'ai reçu votre lettre, j'allois vous envoïer un exprès. J'ai eu des nouvelles d'Emilie. Ah ! mon cher ami, il faut vous armer de courage. La poste m'a apporté l'incluse environ une heure avant la nuit. Emilie n'est pas morte ; elle se remet. —Quant au reste, préparez-vous. Pré-

parez-vous à n'entendre plus parler que de fidélité, d'héroïsme et de résolutions qui demandent notre admiration à nous-mêmes, malgré toute l'affliction que cela nous cause, et quelle que puisse en être l'issue.

Je vois trop bien, mon cher malheureux Corbett, que l'état actuel de votre âme ressemble trop au mien, pour que ma compagnie puisse vous être d'aucun service. Essaïons séparément la force de nos réflexions.

Lisez la lettre de notre chère Chevalière errante, et dites-moi ce que vous croïez qu'il faut faire. Tout à vous.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CVI.

A Sir ROBERT RAYMOND (*).

MONSIEUR,

JE reclame en vous le secours d'un homme que je sais être généreux, qui veut bien m'honorer de son estime, et pour lequel j'ai moi-même la plus grande vénération à cause de l'ancienne amitié qui unit depuis longtems nos familles. Par la force toute-puissante de *tous* ces sentimens, je vous conjure, en grace, de vouloir bien, au reçu de la présente, vous rendre auprès de mon père. Assurez-le que sa chère et sa très-chère image

(*) Cette Lettre est l'incluse annoncée dans la Lettre précédente, que Raymond dit avoir reçue d'Emilie.

est toute entière au fond de mon cœur sans la moindre diminution. Dites-lui qu'en m'absentant ainsi d'auprès de lui, je n'ai nullement dessein d'agir comme ces folles extravagantes qui prennent plaisir à tourmenter un père, mais que ma conduite part d'un motif vertueux, irrésistible et équitable, — d'un devoir qui entraîne mon cœur, mes sens et mon âme. Ah ! qu'il ne s'imagine pas que je me *glorifie* de la nécessité qui m'enlève un instant à sa *personne*. Je m'en afflige, je m'en chagrine, je la pleure tous les jours, je voudrois que ces deux devoirs que j'ai à remplir, s'accordassent ensemble, et que leurs objets ne fussent pas aussi opposés qu'ils le paroissent dans ce moment. Je suis trop au-dessus de tout ce qui s'appelle fourbe et déception pour n'avoir pas été capable de consulter même mon père sur le parti que je viens de prendre ; mais s'il se

rappelle l'effroi dans lequel m'a jettée sa dernière conversation, il ne pourra s'empêcher de convenir qu'il étoit impossible que j'osasse risquer un pareil éclaircissement. Je me garderai même à-présent, d'entreprendre de justifier mon départ, parce que j'aime mieux essuïer moi-même quelques reproches, que de tenter d'établir un mauvais exemple. Mais celui qui a su me donner la force de conduire la grande affaire que j'entreprends, a placé aussi dans mon cœur quelque chose qui me réconcilie avec l'entreprise. Ah ! Sir Robert, il est un certain devoir qu'on doit remplir, —ou du moins tâcher de remplir. La nature, la raison, l'honneur et la foi la plus sacrée, tout agit en moi : il n'est pas jusqu'à Dieu lui-même, au sublime nom duquel je me prosterne, qui ne semble du haut de son trône, jetter un regard d'approbation sur mon en-

treprise. Je vous paroîtrai peut-être romanesque, mais mon unique dessein est de vous faire voir la droiture de mes principes. Toutes les recherches que vous pourrez faire après moi, seront vaines. Je n'aurois certainement pas adopté un projet aussi contraire à mon caractère, si j'avois pu éviter les maux qui m'accablent par un autre moïen. Mon père aura sans doute la bonté de me conserver les mêmes sentimens d'amour, et j'espère que dans le fond de son cœur il rendra justice à mon entreprise.

Sir Robert Raymond, mon plus grand desir a toujours été d'être uniforme dans ma conduite, et de faire en sorte que chaque partie séparée de ma vie fût absolument d'accord avec le tout. On ne me persuadera pas que dans la circonstance présente, je m'écarte de mes principes, et que l'amour de — m'entraîne dans une fausse dé-

marche. — Mais il n'est pas besoin d'entrer dans un plus grand détail pour le présent. Allez donc, aimable médiateur entre le père et l'enfant, — allez ; et plaidez ma cause avec toute l'éloquence qu'inspire et que donne l'amitié. Obtenez pour moi l'absolution paternelle, — fortifiez son cœur, et ne le laissez point en proie à la douleur.

Pardonnez si je ne vous fais point part de mon adresse. Plaignez-moi à cause du mistère et du secret dont les circonstances m'imposent la loi. Qu'il vous suffise de savoir que je ne manquerai aucune des occasions qui se présenteront de vous faire passer de mes nouvelles. — Hélas ! adieu.

EMILIE CORBETT.

LETTRE CVII.

A Sir ROBERT RAYMOND.

J'AI reçu, Sir Robert, votre lettre et les nouvelles chères et terribles que vous y avez jointes; je les ai actuellement sous les ieux : je verse des larmes que font couler le regret et la douleur de la phrénésie qui a fait prendre la fuite à ma fille. Cette fuite lève le bandeau qui m'aveugloit, et m'éclaire sur toutes les circonstances de cette affaire. Hélas! mon ami, j'ai traité la plus docile de toutes les filles avec une dureté sans pareille; j'ai confondu les droits de père et de patrie, j'ai anéanti les sentimens paternels par ceux du patriote. Je comptois que l'âme d'Emilie se seroit renfermée dans les bornes de la politique. Mau-

dite soit la fureur de parti ! Puissent les tirannies, que causent la guerre, être en exécration ! Ah ! quelle comparaison peut-on faire entre des causes, des patries, des mondes même tout entiers, et la perte d'une seule chère enfant ornée de toutes les vertus comme Emilie Corbett ? Zèle aveugle et insensé ! qu'as-tu à faire avec le cœur d'un vieillard ? qu'avois-tu à démêler avec des cheveux blancs? Est-ce à mon âge qu'on doit s'engager dans ces sujets de tumulte! Non. J'aurois dû presser dans mes bras ma chère fille, et me borner à prier avec ferveur pour la réconciliation d'un peuple divisé. Voilà ce qui s'appelleroit patriotisme et philantropie véritables ; mais au lieu de ces sentimens raisonnables, je me suis mêlé dans la querelle comme un jeune étourdi, et je m'agite comme un fou, ou comme un vieux radoteur au moindre bruit

d'une nouvelle incertaine : je parlois de justice et d'équité, et j'encourageois le meurtre : cruel et barbare que je suis, j'oubliois que l'une et l'autre armée étoient composées de parens et compatriotes. Voïez, Raymond, voïez combien je suis puni ! Mais, avec tout cela, où est Emilie, hélas ! où est-elle ? Point de date ! point d'adresse ! Une jeune fille sans connoissance, toute seule, d'une constitution délicate et harassée de fatigue ! et *malade* encore ! qui ne sait ce que c'est que de voïager sans domestiques ! — Oh ! Ciel ! mais elle reviendra. Cette idée me tranquillise un peu. Il faut que je m'y livre. Avec quelle tendresse je la recevrai !—avec quels transports ne me jetterai-je pas à son col pour cacher sa rougeur dans mon sein ! — je lui parlerai, — je la caresserai, — je la consolerai — Oh ! je l'embrasserai tant, que je la force-

rai de m'ouvrir son cœur : oui, je la tranquilliserai. Je converserai même, —(pardonnez-moi, Sir Robert, pardonnez les effusions d'un cœur repentant) — je converserai même avec elle sur les blessures de son cœur, sur le seul remède qu'on peut y appliquer, — je prononcerai le nom de Henri ; et s'il ne faut que cela pour lui faire du bien, j'y mettrai de la tendresse en le prononçant ; hélas ! après tout, la pauvre enfant ! qu'a-t-elle fait, sinon — Oui, oui, Emilie reviendra. — Il le faut bien. Il n'y a pas de doute. Il n'y a plus que cette espérance qui soutienne encore le fil foible et tremblant de mon existence.

J'ai fait mettre des avertissemens dans tous les papiers de nouvelles. Je l'invite à revenir, en décrivant sa personne, les circonstances de son évasion, et la situation dans laquelle elle

a laissé ses parens : je n'ai caché que les noms.

J'ai envoïé dans tous les ports, différentes personnes pour la prier, le plus tendrement possible, et avec charge d'y mêler même quelque blâme amical, en cas que son caractère romanesque — car, hélas ! je soupçonne ce qu'elle médite. — Est-il possible de pousser l'extravagance jusqu'à ce point-là ? — Mais elle ne sera jamais en état de le mettre en exécution, et je ne m'imagine pas seulement que cela soit possible. Non, elle reviendra. Je recouvrerai certainement le trésor de mes vieux jours. Mais, dans cette attente, ce que j'éprouve est terrible. —Ah ! mon ami, hâtez-vous de venir l'adoucir. Je suis malade, et Emilie n'est pas là pour avoir soin de moi. Je ne la vois plus à son clavecin, je n'entends plus sa voix enchanteresse, — et je ne contemple

plus les traits charmans de son visage, — ce sont tous ceux de sa mère qui m'est si chère. — Sa mère ! qui frémiroit dans son tombeau, si elle savoit —

Un domestique entre pour me dire qu'il ne manque rien dans sa chambre, que le petit coffre dans lequel elle serroit son argent. Toutes ses hardes sont en haut. Je n'ose pas monter les voir. Je n'ose pas ouvrir la porte de sa chambre. Je tomberois certainement mort subitement.

CHARLES CORBETT.

LETTRE CVIII.

A Frédéric Berkley, Ecuïer.

JE ne suis pas fâché que vous n'ayiez pas pu me venir trouver ici. Vous ne sauriez soutenir, je le sais, les objets de tristesse. Et Castleberry n'en offre guère d'autres à-présent. Autrefois, mon ami, j'avois coutume de les fuir aussi soigneusement que vous faites. Mais, à-présent, ils me sont devenus fort chers. J'aime la solitude que ce lieu me présente. Elle étoit n'aguères embellie par la présence d'Emilie. Ah ! charmante et malheureuse fille ! non-seulement elle s'est échappée, mais elle m'a engagé à justifier auprès de son père, le parti qu'elle a pris. Ah ! Frédéric, son langage est si doux, son pouvoir sur moi si irrésistible, son

ferme attachement pour cet heureux Hammond si respectable, que mon âme toute entière se livre avec une obéissance implicite aux desirs même qui me plongent dans le désespoir. De tout ce qui est possible dans l'univers, que ne ferois-je pas pour lui assurer un instant de satisfaction? Hélas ! mon ami, quand je considère la sincérité de l'amitié que vous avez pour moi, je n'ose vous dire tout ce que je me propose de faire. Cependant, considérez une jeune fille prête à s'exposer aux fureurs d'un élément incertain, poussée par une impulsion sacrée en faveur d'un digne amant, qui, lui-même, a laissé derrière lui une charmante maitresse, dont il se résout de sacrifier la compagnie à l'amour de son païs. Considérez encore cet amant comme étant l'objet du choix d'Emilie, et qui lui convient, à tous égards, par la figure et par l'âge.

Quand vous aurez mûrement pesé toutes ces circonstances, alors vous me direz ce qu'à mon âge, et dans le cas où je me trouve, vous croïez que je dois faire. Personne, mon ami, ne connoît bien le degré de courage ou d'énergie dont il est maître, que lorsque le moment d'en faire usage se présente tout de bon.

J'ai un projet, Berkley, qui me roule dans la tête : et si, lorsque j'y aurai encore un peu plus réfléchi, je vois qu'il s'accorde parfaitement avec les sentimens qui font la base ordinaire et uniforme de toutes mes actions, j'entreprendrai quelque chose qui vous fera peut-être vous moquer de moi. Mais, je m'attendrai à tout. Je n'ai que deux grandes puissances à consulter là-dessus, ma *raison* et ma *conscience*. Ce n'est pas par des plaisanteries qu'on peut prévenir l'exécution de ce qui part de ces deux principes,

cipes, ou de ces deux sources. Ainsi, riez donc; mais n'oubliez pas que votre sarcasme est aux dépens d'un ami qui est très-sérieusement malheureux. Adieu.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CIX.

A LOUISE CORBETT.

Portsmouth.

JE vous écris dans un cabaret de cette ville, d'où, dans une demi-heure, je vais partir pour l'Amérique. Je suis déterminée à exécuter ce voïage à tout péril. Ne m'accusez pas, ma chère Louise, d'avoir manqué de confiance en vous, pour ne vous avoir pas instruite de mon dessein. Je n'ai jamais pu me résoudre à entraîner une amie dans les dangers d'une confi-

dence, dont l'issue auroit pu produire ensuite des désagrémens. Quand on s'est déterminé sur un projet, il n'est plus tems de demander conseil : et recommander le secret en fait d'affaires de famille, c'est généralement exposer la personne à laquelle on l'a confié avec quelqu'un de ses membres.

Je ne saurois vous exprimer la hâte et l'agitation avec lesquelles je vous écris. La maison est pleine de matelots et de leurs amis ou parens qui viennent prendre congé d'eux. Je suis déguisée comme il convient. Je ne vous dis point l'embarras que j'ai eu à me procurer ce nouvel habillement et à m'en servir. Le vent ne me donne pas le tems de vous en faire ici le récit. Je pars sur le pied de passager dans un vaisseau qui s'appelle *le Henry*. Le son seul de ce nom me cause une douce émotion, et me paroît d'un

bon augure. Le vaisseau qui est en rade envoie un bateau pour me prendre, et le Capitaine qui me conduit, se hâte de vuider une coupe énorme d'eau-de-vie, avec la même facilité qu'un verre d'eau de fontaine. Je *plaisante* ainsi avec les circonstances, afin de vous empêcher de vous chagriner sur mon compte. O ma chère et bien-aimée sœur, vous voïez que j'ai la force nécessaire à mon entreprise. Voilà les bateliers qui entrent. Ils m'assurent que le vent est bon. Le premier aspect de l'Océan a quelque chose de formidable. Mais, il me conduit vers Henri.

Adieu. Les mariniers s'impatientent. Ils m'appellent *matelot de beau tems*, par badinage à cause de ma complexion; mais ils n'ont pas d'idée d'une Emilie cachée là-dessous. Oh! adieu! Ils me pressent tant. Il faut encore que je plie ma lettre. — C'est

pourtant *tout-de-bon* qu'il faut vous dire adieu.

EMILIE.

LETTRE CX.

A FRÉDÉRIC BERKLEY, Ecuïer.

FRÉDÉRIC, je suis tout-à-fait résolu. Loin de moi foiblesses intéressées, — loin de moi tout ce qui est indigne de mon âge ! Venez, puissances d'un attachement plus raisonnable ! Venez, image plus que divine de l'honnête et honorable *amitié !* — venez, et emparez-vous de moi tout entier ! J'ai rétabli mon âme, et je suis plus tranquille. Mon esprit se remet. Je me guéris de l'étourderie de la passion, et je n'aspire plus qu'à des plaisirs plus désintéressés, dans lesquels les sens n'ont point de part.

Adieu, mon ami. Je me prépare encore une fois pour la mer. Vous devinez bien, sans doute, où je vais. Je suis la fortune de l'incomparable Emilie dans son tendre pélerinage à travers les flots. La belle et fidèle fugitive y est à-présent, et vogue au milieu d'eux. Mon domestique est à faire mon paquet. — Oh ! allons saisir le pauvre et inconsolable Corbett par la main, et n'hésitons pas même un moment.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXI.

A Sir ROBERT RAYMOND.

IL n'y avoit pas vingt minutes que vous étiez parti, mon généreux Raymond, lorsque j'ai reçu une lettre qu'un particulier m'a apportée; — une lettre, mon ami, dont le contenu —Oh! Sir Robert, je succombe sous le double poids du plaisir et du désespoir.

Inexplicable Providence! j'ai toujours un fils. Edouard vit encore. Dans ce moment de confusion, je laisse échapper les larmes paternelles sur le bienheureux papier qui m'en offre la nouvelle. Ah! il ne me faudroit plus que quelques mois de meilleure santé! Cette inexorable maladie qui m'enchaîne à la chambre et

sur ma chaise ! — Allez donc, mon ami, — allez, le plus admirable, le plus excellent de tous les hommes ! volez vers mes enfans ! Ah ! plût à Dieu que les soupirs d'un cœur paternel pussent enfler vos voiles et hâter votre vaisseau dans sa route ! Dieu veuille lui donner la célérité. Peut-être pourrez-vous encore voir et sauver mes enfans.

Ah ! si vous pouviez avoir ce bonheur. —

— Sans penser à l'agonie que cette nouvelle imprevue me cause, j'ai tombé involontairement sur mes genoux, pour donner plus de force à ma prière. —

Ah ! si vous aviez ce bonheur, je vous supplie, tâchez de vous surpasser ! Dites à Emilie que je me relâche. Je cède à sa douce persuasion, — je ne suis plus ce violent patriote, — je suis, dès ce moment, et je serai tou-

jours un père ! Dites à Edouard que j'adore son courage, mais que je tremble pour sa vie ! Dites-lui que nos concitoïens répandront assez de sang sans qu'il en augmente le torrent par celui qui coule dans ses veines. Ordonnez-lui donc de renoncer à — Ah ! Ciel ! qu'allois-je dire ! — il ne *sauroit* rester neutre. Tout l'en empêche ; son honneur, — ses principes, — sa vie, — son âme, — son païs !

—Que faut-il, mon cher Raymond, que je fasse, et de quel côté tournerai-je mes sentimens ? Quels sont mes derniers malheurs, en comparaison de ceux-ci ? Mon fils et ma fille, tous deux — tous deux me sont enlevés ! Malgré tout cela, partez, mon ami. Je fais partir celle-ci après vous par un exprès. Si je ne dois plus jamais vous revoir, adieu pour toujours.

CHARLES CORBETT.

LETTRE

LETTRE CXII.

EDOUARD CORBETT à son Père.

APRÈS avoir été treize mois à l'agonie parmi les blessés, et plus d'une fois regardé comme la proie de la mort, je me trouve enfin en état de vous écrire quelques mots pour vous informer de mon existence. Et j'espère que par cette nouvelle je rendrai heureux un père, une sœur et une amie. Le bras et l'épaule que j'avois blessés, sont enfin guéris sans amputation; mais pour la moitié de la joue gauche, il n'y faut plus penser, elle n'existe plus. Il y a long-tems que j'avois fait passer ces nouvelles en Angleterre par des lettres envoïées par différentes occasions, et par différens moïens; mais comme je n'ai point reçu de vos réponses, je crains ou que vos lettres

ne se soient perdues en chemin, ou que les miennes ne vous soient jamais parvenues. En vérité, il faut dire que la guerre met un terrible obstacle à cette branche de communication, quoique ce soit la seule qui puisse soulager les peines d'une aussi périlleuse absence.

WASHINGTON m'offre les moïens de me retirer désormais sans rien faire, en considération, sans doute, de mes blessures. Mais je suis actuellement engagé trop en avant pour pouvoir accepter cette proposition avec honneur. Je souhaite que nous n'ayions plus occasion de nous battre: et, en effet, on *parle* fort de paix; mais il n'y a pas de raison suffisante de croire que ce bonheur soit fort prochain. C'est pour ma propre défense que j'ai d'abord combattu; j'ai bien peur que je ne sois obligé de continuer encore quelque tems à le faire. Les Anglois persistent à traiter de lâches ceux

qu'ils trouvent être hommes, et qu'ils sentent être héros. Demain je recommencerai à mettre la baïonnette au bout du fusil, et à porter le mousquet. *Tout le monde ici* se bat sans distinction : ce n'est pas pour la païe que nous prenons les armes, c'est pour la défense de notre propre bien ; ce n'est pas pour les appointemens que la guerre nous donne, mais pour notre liberté et notre vie.

Pourquoi mon ancien ami Henri reste-t-il chez lui dans un lâche repos, *tandis que la moitié des jeunes gens de l'Europe sont sous les armes ?* Que ne prend-il parti d'un côté ou de l'autre, suivant que ses principes l'inspirent. Il avoit coutume, dans nos conversations, de soutenir quelquefois avec chaleur le parti de la Grande-Bretagne ; mais depuis il doit avoir changé d'opinion, et la cause de l'Amérique doit lui être devenue chère, quand

ce ne seroit qu'à cause de la nouveauté de son établissement, de la bravoure de ses habitans et de leurs malheurs. Dites-lui que je serois bien-aisé de le recevoir ici ; — mais en qualité de frère, et à condition que nous retournerions tous deux un jour pour jouir des fruits d'un double mariage : car, malgré votre résistance, mon père, je ne saurois m'empêcher de vous répéter que je n'ai un cœur que pour Louise. Dieu veuille nous réunir tous ensemble, tous heureux, tous d'accord et tous dans une seule et même maison. Quant au roïaume ou païs, c'est ce qui m'est fort indifférent.

EDOUARD CORBETT.

LETTRE CXIII.

A C. Corbett, Ecuïer.

JE montois à cheval au moment que votre lettre et son incluse, que je renvoie au sein palpitant d'un père, me sont parvenues. J'ai retiré mon pied de dedans l'étrier pour lire, pleurer et me réjouir.

Ah ! M. Corbett, il ne faut jamais désespérer de rien. La Puissance qui a su tirer votre fils presque d'entre les morts, et qui étoit en effet mort depuis long-tems dans l'esprit de sa famille, saura encore vous conserver une fille.

Comme tous les anneaux de cette précieuse chaîne se tiennent ensemble ! c'est la main de la Providence certainement qui les cimente ainsi. Dans cette occasion-ci, je me voue

de bon cœur comme un humble instrument, et je me hâte de donner des preuves des sentimens que je professe. Consolez-vous, mon cher, et cher à jamais Corbett, consolez-vous; et recevez mes adieux.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXIV.

A LOUISE HAMMOND.

JE suis un vieux moribond, réduit dans une triste chambre et bien malade, sans un seul être humain pour remuer l'oreiller plein d'épines sur lequel je pose ma tête. Oh! Louise, Louise, je suis dépouillé de tout! Quittez, pour quelque tems, votre maison, et hâtez-vous de vous rendre chez moi. Je n'ai pas de plus grande satisfaction à-présent que de rappro-

cher de moi tous ceux qui ont été chers à quelqu'un de ma famille. Et qui a jamais eu plus de droit à notre tendresse que la sœur de Henri ? Cependant, je ne dois pas oublier dans mon chagrin de vous annoncer une étincelle de joie qui reluit encore dans la coupe du breuvage amer que je suis condamné à avaler. — Mon fils Edouard vit ; et il fait mention de Louise Hammond d'une manière qui n'est rien moins qu'indifférente ! Venez, nous causerons de lui tous deux ensemble. J'ai banni de mon cœur toutes mes anciennes vues ambitieuses. Rendez un doux espoir à vos desirs, et ne craignez point de les avouer. Ah ! plût-à-Dieu qu'Henri et Edouard fussent ici tous deux sains et saufs des calamités de la guerre, et tous deux à la portée de ces bras paternels. Ah ! vous ne sauriez croire ce que je souffre tandis que j'écris. Venez donc, si vous

avez encore quelqu'estime pour le père d'Edouard, — de cet Edouard qui existe encore.

CHARLES CORBETT.

LETTRE CXV.

A C. CORBETT, Ecuïer.

DIEU puissant ! tendre et compatissante Providence tout-ensemble ! que viens-je de lire ! n'est-ce pas un songe ! n'est-ce pas un délire ! n'est-ce pas l'effet des vapeurs de mon âme qui se peint sans cesse l'image de son idole. Edouard vit encore ! Ah ! la pauvre Emilie ! le généreux Henri ! le divin Edouard ! vous m'avez transportée. Je ne sais ce que j'écris. Soulagez-moi, rendez-moi contente. Je ne saurois soutenir cette nouvelle. Je suis en paradis. La tête me tourne.

LOUISE HAMMOND.

LETTRE CXVI.

A Louise Hammond.

Que ne donnerois-je pas pour retenir la bêtise que j'ai mise à la poste? J'ai envoïé un domestique pour la reprendre, mais elle étoit partie. Dans le trouble où mon cœur s'est trouvé, j'ai dit crûment ce que j'aurois dû ne révéler que par degrés et avec les plus douces précautions. Mais, si votre affliction est grande, j'espère que la nouvelle vous sera agréable et ne produira point d'accident.

Charles Corbett.

LETTRE CXVII.

A Louise Corbett.

JE suis chargé par un ami, sur la véracité duquel je puis compter, de communiquer une nouvelle à ma chère Louise, qui lui sera aussi agréable qu'inattendue. C'est une nouvelle étrangère, et l'Amérique y entre pour quelque chose; mais je ne saurois m'expliquer davantage, que je ne sache d'abord dans quelle situation vous vous trouvez à-présent à l'égard de la santé, d'autant qu'on ne sauroit hasarder de causer aucune allarme aux personnes qui sont dans votre état.

Mandez-moi que vous êtes bien robuste, et vous en saurez davantage.

Je suis fâchée que mes affaires me retiennent si long-tems absente de

vous. Je n'en ai pas encore pour longtems ; ensuite de quoi je serai totalement à votre service.

A l'égard d'Emilie, que puis-je dire, sinon que c'est une fille admirable ?

CAROLINE ARNOLD.

LETTRE CXVIII.

A C. CORBETT, Ecuïer.

CELA est confirmé de toutes parts. Le plaisir est trop puissant ; — la cervelle même m'en tourne de transport ! Oui, je volerai à votre chambre, je volerai vers mon *père*. Ah ! préparez, préparez-vous à recevoir une autre fille, car je suis, — je suis, — comment le dirai-je, je ne suis plus la veuve, mais la *femme* d'Edouard ; et nous avons un *fils*. Je l'apporterai dans mes bras. Je ne saurois m'expli-

quer, — je suis trop heureuse. Et comment pourrois-je *manquer* de l'être ! mon mari vit, et son père reconnoît enfin

LOUISE CORBETT.

LETTRE CXIX.

A LOUISE CORBETT.

AH ! mon enfant, mon enfant ! mes bras sont tout ouverts pour vous recevoir.—Qu'ils vous embrassent donc et vous reconnoissent sans délai.

La voiture sera à votre porte demain matin de bonne heure, et vous amènera chez — un père dans la personne de

CHARLES CORBETT.

LETTRE CXX.

A C. Corbett, Ecuier.

JE vous écris assise sur le bord du lit de Louise. Elle ne sauroit avoir le plaisir de se rendre auprès de vous à-présent, étant subitement tombée malade.

Ainsi, ne songez point à envoïer votre voiture, que vous ne receviez des nouvelles de

Caroline Arnold.

LETTRE CXXI.

A C. Corbett, Ecuïer.

JE ne fatiguerai pas mon tendre père du récit des dangers de la mer, des tempêtes qui ont défiguré son sein, ni des différens inconvéniens que j'ai éprouvés depuis que j'ai perdu de vue tous les objets auxquels j'avois coutume de donner mon attention. Mon âme a été trop sérieusement occupée de ce que j'ai quitté, et de ce que je cherche, pour permettre qu'il s'y glissât aucune sensation ordinaire de crainte ou de curiosité.

Je tiens un œil fixement attaché sur ce monde ondulant, et je me crois fermement gardée des dangers ordinaires de l'Océan par cette Puissance protectrice qui sait si bien propor-

tionner mon courage aux travaux auxquels il est exposé.

L'équipage n'a pas le moindre soupçon de moi. Je vous écris sans savoir le moment où je serai en état de vous expédier ma lettre. Le mouvement ballotant du vaisseau rend tous les caractères de ma plume incertains et défigurés : ainsi, n'allez point attribuer aux angoisses de mon cœur ce qui n'est l'effet que de la situation du lieu où je suis.

Adieu ; ah ! adieu. Je vous enverrai des doubles de toutes mes lettres, afin de ne perdre aucune des ressources que le hasard pourra me procurer de soulager votre inquiétude.

EMILIE.

LETTRE CXXII.

A C. Corbett, Ecuier.

LE *hasard* me sert. Je foule la trace des pas d'Emilie. Je suis actuellement dans la maison d'où elle est partie, il n'y a pas long-tems. A mon arrivée, j'ai entendu quelques matelots sur le quai, qui lisoient tout-haut un de vos avertissemens, et plusieurs d'entr'eux jurèrent que ce ne pouvoit être que ce joli garçon au teint blanc qui avoit logé, quelques nuits auparavant, à l'auberge du vaisseau, et qui s'étoit embarqué dans le Henri lettre-de-marque. Je n'ai pas manqué de profiter de cette information, et je regarde cet événement comme un commencement de récompense de mes travaux. Portez-vous bien. L'occasion

de

de suivre votre enfant se présente. Adieu.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXXIII.

A C. CORBETT, Ecuier.

AH! M. Corbett, la joie soudaine qu'a produite votre dernière nouvelle, a opéré tout le contraire des tendres desseins d'Edouard, et a jetté sa pauvre Louise dans un danger qui me fait frémir. Il y a long-tems qu'elle a perdu le calme de son esprit. Elle se croïoit tranquille; mais moi qui n'ai pas cessé de lui tenir compagnie, je puis vous assurer que, lorsqu'elle se croïoit le plus tranquille, c'étoit précisément le tems où elle étoit le plus prête de tomber dans cet état triste et douloureux, qui, dans ce bas monde, est de tous le plus touchant. En vérité,

Monsieur, vous auriez dû être moins précipité. — Cependant, votre intention n'étoit pas mauvaise. Vous l'avouez pour votre fille. Je ne saurois vous exprimer avec quel enthousiasme et avec quelle reconnoissance elle en parle. Tout ira bien, et cependant — doucement, la voilà qui s'éveille ! ah ! quel regard ! qu'il est effarouché ! qu'il est effraïé ! Il faut que je quitte la plume.

CAROLINE ARNOLD.

LETTRE CXXIV.

A Madame ARNOLD.

LA malédiction accompagne tout ce que je fais et tout ce que je dis. Ah ! si je pouvois tenir en ma puissance le malheureux auteur de cette guerre destructive ! Je me lancerois

sur lui, je l'immolerois comme un traître qui a sacrifié les *deux* nations au luxe de la domination et à l'avarice de la Puissance. Hélas ! les malheurs qu'il a attirés sur l'Etat, ne sont rien en comparaison de la peine, de l'horreur et de la désolation qui déchirent les doux liens de la vie privée ! — qui rompent les tendres nœuds qui unissent les familles et les parens.

Homme de sang, avance ! — Si tu es assez hardi, présente-toi ! — Viens soutenir les regards et les reproches d'un père dont tu as dépouillé la maison, à qui tu as enlevé tout ce qu'il avoit de plus cher.

Ah ! Madame Arnold, ma fureur est vaine. Mon âme est en proie à mille traits de violence, qui n'ont pour objet que des choses passées, et qui n'ont par conséquent pas le sens commun ! Je suis en exécration à *moi-même ;* car, enfin, n'est-ce pas moi

qui accélère toutes les horreurs dont je me plains ? Hélas ! oui, c'est moi. Malheureux vieillard ! père dénaturé ! je me suis moi-même privé de mes enfans.

Mais voici des lettres qu'on m'apporte. Le coup qui annonce le facteur, perce mon cœur. Foin de ces viles flannelles ! Ces caractères qui me sont si familiers, éteignent en moi toute sensation douloureuse. — Les voilà sous mes ieux.

— Quelle horreur, oh ! quelle horreur ! — Oh ! ma fille, mon Emilie ! — lisez et me plaignez ! — Non ; plutôt lisez et *détestez*-moi.

CHARLES CORBETT.

LETTRE CXXV.

A C. Corbett, Ecuïer (*).

Amérique.

OBLIGÉE par promesse, par devoir et par les loix de la nature de vous envoïer des récits fidèles de tout ce qui me regarde, je n'ose pas vous cacher plus long-tems les accidens qui sont arrivés à la plus malheureuse qui ait jamais *existé*.

Mon père, mon cher et très cher père, changez toute votre colère en pitié, si ce qui reste d'Emilie est encore cher à votre souvenir, ou même s'il y en reste encore quelque trace.

Notre vaisseau a été attaqué, il s'est battu, et a été pris. Oh ! quelles mon-

(*) Lettre d'Emilie annoncée et incluse dans la précedente.

tagnes d'hommes massacrés par d'autres hommes amoncelées autour de moi ! Mon sang se glace ! j'en ai *perdu* aussi un peu, à dire vrai, car je suis *blessée ;* mais c'est légèrement, et dans un endroit qui n'est pas de conséquence. Ah ! plût à Dieu que la blessure fût mortelle, plutôt que —

—On me garde. Les plumes et le papier sont des objets de soupçon.

Hélas ! qu'ont-ils à craindre ! Emilie n'est point une captive intrigante ; —c'est une prisonnière qui se lamente et qui cède à son sort. Elle ne fait point de résistance.

Il faut que je cache dans mon sein ce que je vous écris.

Voilà de nouveaux prisonniers qu'on nous amène.

Ils entrent. Quelle foule ! quelle—

Ah ! bon Dieu, est-il possible ! — mes ieux ne me .....

.....

SECONDE INCLUSE

De la part de Sir ROBERT RAYMOND.

CORBETT, le sceau de la Providence est certainement sur mon entreprise. Quel heureux hasard ! Je viens de sauver et de réchapper tout ensemble votre fille. Il a plu à Dieu de me conduire dans la même prison où elle étoit, et où je l'ai trouvée confondue avec la multitude de nos autres malheureux compatriotes. Un cri violent et aigu qu'elle a jetté dès que je suis entré, me l'a fait découvrir ; son habillement d'homme n'a pu lui servir davantage de voile pour la cacher à des ieux aussi accoutumés que les miens à sa voix et aux traits de son visage. Elle s'est évanouie dans mes bras.

Les autres prisonniers étoient trop occupés de leur propre tristesse pour

faire attention aux malheurs d'un autre. Le papier que je vous envoie ci-inclus, taché comme vous le voïez, de gouttes de sang de son bras charmant, est tombé de son sein. Au moment où elle se remettoit, un des Officiers qui nous gardoit, s'est approché de nous. — Elle l'a regardé un moment, (c'étoit la première fois qu'elle le voïoit depuis qu'il étoit entré) et ensuite il lui a repris une autre foiblesse si forte, qu'elle est tombée sur le plancher sans le moindre signe de vie. Elle étoit comme un corps mort.

Oh ! Ciel pitoïable ! — oh ! Dieu, Dieu plein de grandeur et de bonté ! s'écria l'Officier, c'est — c'est — c'est certainement Emilie, — ce ne peut-être que ma *sœur !*

Tout d'un coup, voilà Emilie et Edouard (car, mon ami, c'étoit en effet votre fils) qui s'embrassoient tous deux à genoux.

Ce n'étoit pas là le tems d'entrer dans des explications. On la fit sortir de prison. On me permit de l'accompagner. Edouard Corbett la prit lui-même dans ses bras pour la porter dans un appartement. Il obtint la permission de s'exempter de son service le reste de la journée. Il a servi lui-même de garde à votre pauvre Emilie. Et, pour *moi*, Corbett, vous sentez bien que je ne m'endormois pas.

Washington étoit en quartier dans la même ville où nous avons débarqué, et il y préparoit les manœuvres d'une nouvelle attaque. Ce Général est d'un accès facile : et comme j'étois en liberté sur ma parole d'honneur, j'obtins de lui une entrevue.

Ah ! ne sauriez-vous en deviner le motif ? Quel *pouvoit-il* être, sinon la liberté de la prisonnière Emilie ? Il écouta avec intérêt l'histoire de son

amour, telle que je la lui racontai. Je ne lui en cachai que ce qui avoit rapport à ma propre folie. J'amenai cependant ma narration jusqu'au moment de lui en faire le récit. Alors le visage de ce Guerrier se trouva mouillé de larmes. Il pleura ; mais tout de suite d'un ton plein de dignité et de grandeur : A jamais sacrés, dit-il, soient les priviléges de l'hospitalité : je ne suis point en guerre avec les *affections*. Que leurs tendres émotions soient à jamais privilégiées. Je les ressens toutes. La belle prisonnière, Sir Robert, est libre d'aller où bon lui semblera. J'aurai soin de la faire accompagner par des gens capables d'empêcher qu'on ne l'interrompe ou qu'on ne l'insulte ; mais *vous-même*, Sir Robert, vous devriez bien aussi, ce me semble, continuer de suivre sa fortune en qualité d'ami, — vous êtes *tous deux* libres.

Je volai vers Edouard Corbett avec ces bonnes nouvelles. Emilie avoit eu le tems de l'instruire de sa situation.

Dans quel instant entrai-je dans la chambre ! Votre fils prononçoit, ou du moins *tâchoit* de prononcer les noms de femme et de père, de Louise et de son petit Edouard. Et suis-je donc possesseur de ces trésors, (s'écria-t-il) tandis que mon père ignore encore les droits, et les droits doublement tendres, que Louise Corbett a sur son cœur ? Alors, il pressa sa sœur dans ses bras, et ils pleurèrent ensemble.

Les sujets de surprise et d'étonnement croissoient en foule, et s'accumuloient trop vîte sur le pauvre jeune homme. Il ignoroit qu'Henri eût pris le parti des armes. Il ignoroit qu'il étoit dans le camp ennemi. Cependant, il quitta pour un instant la fierté militaire, pour s'abandonner aux dou-

ces inclinations d'un homme, d'un enfant de la nature, du mari de Louise et du frère d'Emilie. Eh bien ! ma sœur, dit-il, allez donc ; votre carrière est trop belle pour être interrompue. En contemplant votre conduite, je m'éleve au-dessus de tous les préjugés de parti. Hélas ! ma sœur, je connois trop bien les chagrins de l'amour et de la séparation, pour ne pas les respecter. Vous me trouvez ici l'ennemi de Henri ; mais ce n'est pas aujourd'hui le jour de la bataille, et s'il étoit ici dans le moment présent, j'ouvrirois ces mêmes bras pour recevoir l'amant d'Emilie : allez donc. Mais nous sommes à la veille d'une entreprise désespérée. C'est demain que notre armée se met en marche. Je tremble pour toi ! Peut-être que nous ne nous reverrons plus — peut-être — ah ! vas-t'en, vas-t'en, ma chère sœur bien-aimée, avant que

l'idée de te perdre pour jamais me tente de rompre ma promesse, et de —

Reçois ce baiser fraternel, ce tendre embrassement, et adieu. Ne me donne pas le tems de réfléchir ; que je n'aïe pas le tems ni l'occasion d'envisager les conséquences de — Ah ! ôtez-la de devant moi, Sir Robert ; elle gagne de plus en plus sur mon cœur, et je ne serai pas en état —

Il s'arrêta là, M. Corbett, et n'en dit pas davantage. Emilie sentit les mouvemens impétueux de la tendresse qui commençoient à se manifester ; mais pour que rien ne l'empêchât de poursuivre le grand objet de son voïage, objet qui lui étoit encore plus cher qu'un frère, elle prit une résolution plus qu'humaine, elle me saisit par le bras, et abrégea une scène trop violente pour pouvoir en soutenir la continuation,

Nous ne fûmes pas plutôt ensemble — on m'interrompt. Adieu.

SUITE.

Nous ne fûmes pas plutôt hors de la portée d'entendre les soupirs et les sanglots qui partoient du cœur d'Edouard, que sa charmante sœur se jetta à genoux, me pressa la main sur son sein, et parla ainsi : — Oh ! généreux libérateur, je te dévoue le premier moment que la confusion de tous ces événemens accumulés me permet de saisir pour t'exhaler le tribut de ma reconnoissance. Je ne m'informe point des moïens qu'il a plu au Ciel d'emploïer pour vous diriger vers moi ; mais je sens, je conçois le motif de votre voïage d'une manière si entière, si parfaite, si — Ah ! Sir Robert, pourquoi me surchargez-vous

ainsi de tant de marques de bonté ? Pourquoi avez-vous poursuivi les pas d'une personne dont le cœur préoccupé, et la main promise ôtent toute possibilité de récompenser votre bonté et votre générosité ? Il n'est pas jusqu'à un frère adoré, que je croïois ne respirer plus, jusqu'à cet Edouard depuis long-tems perdu, et tout-à-coup retrouvé, qui n'a pas été capable d'obtenir de moi de renoncer au dessein de mon voïage. Non, par cette tendre effusion de pleurs qui arrosent actuellement votre main, je jure — Mais il n'en est pas besoin. Voïez en moi une femme fermement résolue, Sir Robert ; ah ! pourquoi donc êtes-vous — en vérité, c'est en vain ; *en vérité* ce l'est, je vous le répète. Partez donc, je vous en supplie, retournez vers mon tendre père, un père courbé par l'âge et le chagrin ; — assurez-le que son Emilie ne court

aucun risque ; — dites-lui que son précieux fils est retrouvé. — Hélas ! comme je m'oublie ! c'est, dites-vous, ce dont il est déjà informé ; mais, à tout événement, retournez-vous-en : il ne sert de rien du tout que vous me suiviez : comment pouvez-vous espérer que —

Je n'espère rien, Mademoiselle Corbett, lui dis-je en tâchant de la relever.

Je ne changerai point d'attitude, s'écria-t-elle, que vous ne m'ayiez engagé votre parole d'honneur, que vous arrêterez ici le compte de dettes qu'il ne sera jamais en mon pouvoir d'acquitter. Ce n'est ici ni le tems, ni le lieu de disputer, Sir Robert. Vous m'empêchez même actuellement de poursuivre la grande affaire qui intéresse ma vie, et dont elle dépend. Je vous demande en grace de me quitter. Je n'ignore pas votre amour ; mais je

croïois que la prudence que vous aviez eue de ne m'en jamais ouvrir la bouche vous-même — Enfin, Monsieur, j'entends absolument que vous—

Je vis quelle étoit son erreur, mon cher Corbett, et je lui expliquai le fait en deux mots. Comment vous décrirai-je l'effusion, les flots de tendre reconnoissance qui partirent de son cœur, quand elle vit que— Mais, en vérité, je ne mérite pas la moitié de ce qu'elle dit, ni la moitié de ce qu'elle pensoit.

Hélas ! c'est cependant l'amour qui me pousse encore — non pas, à dire vrai, cet amour grossier et sensuel qui cherche à satisfaire ses sens. — Qu'on est à plaindre, qu'on est malheureux de poursuivre un cœur déjà engagé ! Mais néanmoins j'aime à la voir, à la servir, à l'obliger. — J'aime à —

Me voilà encore interrompu ! cela

n'est pas étonnant. J'écris au milieu de scènes d'un trouble constant et perpétuel. Le siége et le théâtre de la guerre sont devant moi. Les gardes d'un ennemi généreux qui prend part aux malheurs particuliers, sont devant et derrière nous. Tout annonce le carnage. Il n'y a pas apparence de paix. La méfiance est peinte sur tous les fronts ; et dans tous les ieux étincèle le desir de répandre le sang : à mesure que nous avançons dans le païs, nous n'entendons que des cris de veuves, de filles et d'enfans orphelins. Les familles ne sont occupées qu'à enterrer leurs proches dont elles vont rassembler les tristes restes au milieu des campagnes couvertes de cadavres. On ne voit de tous côtés que des funérailles, et la cloche de la mort est la seule qu'on entende dans toutes les rues : mais Emilie est toujours ferme dans sa résolution. Ses

ieux fondent en larmes ; sa figure est pâle, mais son cœur palpite d'amour, et son âme est intrépide. Adieu.

SUITE.

OH ! pouvoir sacré d'une souveraine tendresse ! Emilie a des nouvelles de son Henri. Nos recherches ont enfin été couronnées de succès. Il est actuellement avec son régiment en face de John's-Town, c'est là que nous allons diriger nos pas avec la plus grande célérité. Je ne vous envoie pas le détail minutieux des aventures qui nous sont arrivées dans notre course. Elles doivent céder la place à des entreprises de plus grande conséquence. Nous ne sommes plus qu'à un jour de marche de la ville.

Grand Dieu ! quel changement ! Corbett, les roses se sont subitement

répandues sur les joues de votre fille, et la pâleur qu'avoient occasionnée la fatigue, la maladie et la perte de son sang qui n'a pas été petite, tout cela cède à l'espérance délicieuse de voir son Henri.

J'éprouve aujourd'hui qu'en faisant un effort généreux sur nous-mêmes, nous pouvons changer nos traverses en satisfactions. Je sens bien qu'il n'est pas toujours possible de dompter ses affections ; mais les diriger et leur faire changer d'objet, lorsque le premier n'est pas juste ou raisonnable, c'est certainement ce qu'il est en notre pouvoir de faire. Henri lui-même ne sauroit adorer Emilie plus sincèrement que je ne le fais. Mon cœur lui est dévoué tout entier : tantôt il tremble, tantôt il saigne ; mais le choix d'être l'objet de son estime, ou celui de son aversion, est devant moi. Oh ! je ne voudrois pas sacrifier le senti-

ment favorable que ma conduite lui a inspiré envers moi, pour toutes les jouissances de la terre. Elle me reconnoît pour son ami, le *premier* de ses amis. Elle me parle sans réserve. Elle me regarde quelquefois avec un œil où l'on voit briller une douce larme qui part du cœur. Ah ! cette larme m'est plus chère que la possession d'une beauté que l'or, la grandeur, ou l'importunité auroient conduite dans mes bras. Je sens couler ces larmes précieuses dans tous mes sens. Bienheureuse sympathie ! Pure effusion ! Généreuse, illustre Emilie !

Je vous craïonne ces instructions du récit de notre route quelquefois dans la voiture et quelquefois dans une chambre.

Emilie vient de faire arrêter le postillon. On ouvre la portière de la chaise, et la voilà qui saute en me disant à l'oreille, qu'il vient de lui passer

une pensée heureuse par la cervelle. Je vais la suivre.

SUITE.

DIEU de toute bonté ! as-tu jamais créé une autre Emilie ?

Comme nous passions le long des haies, elle apperçut quelques buissons couverts de certaines baies noirâtres. Je l'aidai à les cueillir sans oser lui demander l'usage qu'elle se proposoit d'en faire. Elle a une manière de vous demander les choses qui coupe court à toute curiosité du côté du motif, et qui ne vous laisse d'autre desir que celui de l'obliger par une implicite obéissance.

Je ne devinai donc point le dessein d'Emilie en cueillant ces baies, je ne lui en parlai point jusqu'au soir : et c'est *alors* qu'elle m'informa de ce qu'elle en vouloit faire.

A-présent, me dit-elle, nous allons faire une *expérience*, cher Sir Robert; aussi-tôt elle prend le paquet avec elle, et se retire dans une chambre de l'auberge où nous nous étions arrêtés pour nous reposer à la chute du jour.

Environ au bout d'une heure, elle rentra dans ma chambre : — elle *rentra*, Corbett ; mais, hélas ! combien différente de cette Emilie qui s'étoit retirée le moment d'auparavant ! Vous connoissez ce blanc clair et brillant qui se mêle avec le rouge si éloquent de son visage, — vous connoissez cette teinte si riche de tendresse et d'ardeur, de force et de douceur, qui embellit son front, et annonce la bonté et la candeur de son âme. Eh bien ! imaginez mon étonnement et ma surprise, lorsque j'apperçus tout cela déguisé et changé en une couleur noire extraite du jus des baies que nous avions cueillies. Cette couleur

étoit foncée, forte, et paroissoit même fixée. Elle étoit tout-à-fait semblable à celle de quelques-uns des sauvages que nous avions rencontrés blessés dans une ville où nous avions passé.

Certainement c'est une *inspiration*, dit Emilie enchantée du changement qu'elle appercevoit en se voïant dans une glace. Ah ! que cette précieuse couleur, dit-elle, est préférable à la plus belle complexion du monde. J'assisterai Henri, je lui toucherai sa chère main, et je l'accompagnerai dans tous les dangers, sans l'inquiéter par la surprise, ni le désarmer par la tendresse. Oh ! mon bon Sir Robert, tout romanesque que peut paroître le parti que j'ai pris, soïez sûr que j'agis avec la plus grande précaution. Je ne prétends pas *à-présent* me mettre en concurrence avec les vertus mâles et terribles qu'exige la profession d'Henri. Je n'aurai pas la hardiesse de me placer

placer entre lui et son devoir. Je veux partager ses dangers ; mais je ne saurois plus long-tems consentir de promener çà et là une malheureuse existence, sans tâcher du moins de la rendre utile à mon ami. Votre générosité vous dispose bien à recevoir ces excuses, s'il en est besoin pour justifier la conduite d'Emilie dans cette occasion embarrassante pour elle.

Je n'ai pas eu la force de repliquer un mot, Corbett. Les aveux même qu'elle me fait de l'amour qu'elle a pour Henri, deviennent de nouvelles sources de tendresse et d'admiration pour moi. Mais nous allons remonter en chaise pour continuer notre route.

Le premier relais nous conduira à ****. Adieu.

SUITE.

OH! Corbett, Corbett, qui peut s'assurer d'un moment de joie, d'un moment de satisfaction! Quel accident a interrompu ma dernière phrase! — Votre fils, — votre pauvre fils, — votre Edouard, votre cher, votre précieux Edouard est à-présent *tout-de-bon* —

Prenez courage, mon malheureux ami, armez-vous de constance pour supporter le malheur qui vous arrive. Apprendre à souffrir, c'est la science de l'humanité. Chacun a ses maux. La guerre qui fait tomber des millions d'hommes dans la poussière, a enfin—

Mais, hélas! le généreux jeune-homme dans quelle cause il a succombé! — Hors d'état de supporter notre départ, il a obtenu son congé

et nous a suivis. L'humain Général lui avoit permis de chercher sa sœur et de la conduire dans les bras d'Henri, ou de lui persuader de revenir. Il lui promit de revenir dans trois jours. Hélas ! il ne reviendra plus. Un parti d'Anglois brûloit un village, après l'avoir attaqué à l'improviste. Edouard tire son inutile épée pour se défendre, et défendre les malheureux habitans dispersés de côté et d'autre par la fraïeur et le désespoir. C'est dans cette occasion, mon ami, que votre fils a reçu sa blessure, — sa blessure mortelle !

Les vainqueurs ont emmené les bestiaux, se sont chargés des dépouilles qu'ils venoient de conquérir, et ont permis aux païsans de s'échapper, et de rejoindre les troupes dont ils avoient été détachés.

Edouard perdoit beaucoup de sang: mais aïant suivi notre route, il donna

des renseignemens aux deux soldats qui l'accompagnoient et les pressa d'avancer. Il étoit résolu, disoit-il, de voir encore une fois sa sœur. Ces hommes attachés à son régiment, obéirent à ses ordres : ils le replacèrent dans sa chaise; mais enfin, l'infortuné Edouard.... Vous savez le reste. Il expira penché sur l'épaule de l'un de ses conducteurs, et exigea d'eux, en rendant le dernier soupir, qu'ils portassent son corps à Emilie, dont il avoit appris des nouvelles par le dernier postillon qui venoit de nous quitter, et qu'il rencontra lors de son retour.

Les compagnons de votre fils, désespérés de la mort de leur Commandant, exécutèrent ses dernières volontés. Ils atteignîrent enfin la ville où nous nous étions arrêtés : ils passoient sous les fenêtres de notre auberge, dans le moment où nous entendîmes crier, « les » armées en sont aux mains, les armées

» en sont aux mains ». A cette alarme, le postillon saute à bas de son cheval; les deux soldats, qui avoient pris la précaution de changer leurs habits d'Américains, se précipitent hors de la voiture, et se joignent à la multitude qui rempliſſoit les rues.

Le corps d'Edouard est abandonné. Emilie qui venoit de finir ses observations sur son déguisement, voïant un homme sans mouvement, s'approche de la portière de la chaise, et y vit —

Ah! M. Corbett, quel amas de malheurs cette vertueuse femme est-elle destinée à éprouver!

C'est donc *moi*, dit-elle, cher ami, qui suis la *cause* de ta mort! Il n'est point de terme pour exprimer les douleurs qu'elle éprouvoit; mais personne n'en étoit témoin que moi; car toute la ville étoit en consternation à la nouvelle de l'engagement, et les

maisons étoient vides. Les deux armées avoient marché toute la nuit, et distribué leurs forces. Nous apprîmes que les corps les plus avancés en étoient aux mains devant John's-town, et c'étoit là qu'étoit le régiment d'Henri. Que faire? Edouard étoit mort. Emilie pressoit son corps froid dans ses bras. Elle étoit comme perdue dans un anéantissement causé par une douleur sans remède. Elle oublia pour quelque tems son Henri. L'alarme approchoit à chaque instant de plus en plus. — L'horreur se présentoit sous toutes les formes possibles. Continuer dans cet état, eût été une folie; abandonner les restes sans vie d'Edouard! — c'est à quoi il n'étoit pas possible de penser sans frémir.—Ah! M. Corbett, il n'est pas possible de décrire les maux de la guerre et les terreurs d'une ville plongée dans l'effroi. Les vieillards décrépits se reti-

roient en tremblant, gagnant tout doucement de porte en porte sans espoir de se sauver; les mères avec leurs enfans dans leurs bras, passoient en se lamentant, à côté de nous.

Enfin, animées par les sentimens, que j'ai voués à Emilie, et à tout ce qui a rapport avec elle, mes mains se hâterent de préparer le tombeau qui devoit renfermer les restes sanglans de votre fils. —Emilie touchée de la cérémonie, fondit en larmes, et prenant sur elle-même, au-delà de tout ce qu'on peut attendre de son sexe, elle partagea avec moi les tristes et derniers devoirs de l'amitié et de la tendresse.

Nous voilà de retour du lieu sacré où Edouard est déposé! Emilie se remet un peu, — elle s'est jettée plusieurs fois à genoux, tandis que je vous détaillois ces circonstances de l'extrême calamité où nous nous trou-

vons. Allons, continuons notre chemin, Sir Robert, me dit-elle ; ou plutôt, homme trop généreux, restez ici, et laissez-moi aller en avant : j'ai encore à remplir mon devoir auprès d'Henri. —

J'essaïai en vain de la prier de retarder encore un peu. Elle voïoit bien le danger, mais elle ne ressentoit ni agitation, ni épouvante ; quoique femme et douce, elle s'élevoit au-dessus du courage ordinaire des hommes.

J'insistai donc sur le privilége de l'accompagner. Elle me serra la main entre les siennes, et nous partîmes pour le théâtre de l'action.

C'étoit tout-à-fait un mouvement d'enthousiasme sacré. Emilie avoit pris sa résolution — et je suis l'ami d'Emilie.

Cependant, les tendres regards pleins de larmes qu'elle jettoit vers le tombeau d'Edouard, me perçoient jusqu'au

jusqu'au cœur. — Laissez-moi imprimer encore un saint baiser sur cette terre, Sir Robert, et je ne diffère plus. Plaignez une sœur !

Je restai quelques pas en arrière, et je vis cette aimable fille s'éloigner de moi. Quels momens ! qu'ils furent touchans ! elle s'avança comme si elle avoit remis son esprit, et à l'instant où la force de la résolution sembloit avoir entièrement pris le dessus, la nature laissa encore échapper les sentimens de la tendresse fraternelle ; elle se prosterna encore une fois pour embrasser cette terre.

Enfin, rappellant à elle toutes ses forces, elle s'écria : « La volonté de » Dieu soit faite » ! Et avec une soumission mêlée de larmes, elle vint me rejoindre.

SUITE.

OH ! certainement Emilie n'est pas une femme, une simple mortelle, c'est un génie bienfaisant, un ange tutélaire. J'ai été près de trente heures accablé d'une fièvre aussi violente qu'inattendue, dans le tems le plus critique, car nous sommes au milieu des dangers, et nous courons même des risques personnels. Cependant, rien n'a pu persuader Emilie de me quitter un seul instant. Elle m'a soigné comme son fils ; elle me donnoit elle-même de sa main précieuse les remèdes dont j'avois besoin. Jamais une mère n'auroit pu montrer la moitié de la tendresse qu'elle m'a témoignée. C'étoit avec des marques d'une gratitude si douce, — une attention et une prévenance si accablante ! Oh !

c'est un ange, c'est une divinité. Me voilà en état enfin de continuer et de suivre les pas de mon aimable compagne. Adieu, adieu !

SUITE.

OH ! Ciel, je tremble de vous dire combien nous sommes près du champ de bataille ! Nous entendons déjà les canons qui tirent dans les bois voisins. Les Anglois sont à escarmoucher avec les rébelles dans vingt endroits différens, aux environs du lieu où nous sommes.

SUITE.

OUI, Corbett, Henri est parmi eux. Les malheureux païsans, leurs maîtres, et généralement toutes les personnes, en parlent comme du plus

aimable Officier de l'armée du Général Anglois. C'est absolument une scène de carnage, de bouleversement et d'horreur. La pauvre Emilie tombe de fatigue.

J'écris à mesure que le tems me le permet, car je suis résolu de donner, dans tous les cas, à ce qui vous appartient autant de marques de mon attachement que je pourrai ; et il n'y a que le Ciel qui sache si jamais ce paquet —

— Oh ! quelle cruelle extrêmité ! Voilà des blessés qui passent devant nous dans une charrette. Emilie se précipite en avant pour demander au conducteur si M. Hammond est encore en vie. —

« Il est à se battre depuis la pointe » du jour ». Voilà toute la réponse.

Dans ce même moment, une jeune femme est à suivre le corps de son mari. En vérité, c'en est trop. Emilie

n'y pourra jamais tenir. Ah ! si elle venoit à mourir !

SUITE.

NOUS avons de meilleures nouvelles ! Les rébelles sont en déroute. Nous avons traversé les environs, mais c'est en vain. On dit que les Anglois ont repris le chemin de John's-town. Emilie commence à respirer dans l'espérance. « Ah ! Dieu veuille seulement me donner des forces encore » pour quelque tems, et tout ira bien, » dit-elle, Sir Robert » ! —

SUITE.

LA terrible nouvelle vient enfin d'arriver ! — Oh ! Corbett, le coup est porté. La vie de la pauvre Emilie ne peut pas encore durer long-tems

à-présent, car Henri Hammond est— comment le dirai-je, — Henri Hammond est *mort*.

SUITE.

CEUX qui ont échappé au carnage sont de retour, et confirment la nouvelle. Emilie, — la pauvre agonisante Emilie — est sur le point de —

J'étouffe, je ne saurois parler : je ne puis écrire non plus : ah ! je ne lui survivrai pas. Adieu.

P. S. Voilà peut-être le dernier récit qu'elle ou moi serons en état de vous faire passer. — Un Officier que je viens de voir, est chargé de dépêches pour l'Angleterre. Il ne faut pas que je perde cette occasion. Ah ! Corbett, si vous n'entendez plus parler de moi, recevez les derniers adieux d'un homme dont la vie n'a de prix

qu'autant qu'elle peut contribuer au bonheur d'Emilie. Ainsi, si elle vient à cesser, à finir pour jamais, il n'est plus rien au monde qui puisse rendre supportable l'existence d'un malheureux tel que

ROBERT RAYMOND.

N. B. J'ai risqué de couler tout bas dans l'oreille d'Emilie que j'allois *cacheter* le paquet que ma main tremblante avoit écrit, d'autant que je devois saisir à la volée le moment de l'occasion qui se présentoit. — *Quoi! à mon père!* a-t-elle dit. Oh! Dieu! oh! Dieu! dites-lui, — dites-lui —

En disant cela, elle a croisé ses bras sur sa poitrine, levé les ieux vers le Ciel, tâché d'articuler encore quelques mots, et est tombée évanouie sur son lit.

Infortuné Corbett! cette guerre fatale a détruit toute l'espérance de

votre maison, et en a dissipé tous les trésors. Mais, hélas ! combien de pères vous ressemblent, et éprouvent comme vous, des maux que le monde ne peut plus guérir.

Je me suis dérobé de la chambre d'Emilie pour griffonner ce que vous trouvez ci-joint en présence de témoins convenables dont il est attesté. Comme nous voilà sur le point de mourir avec courage, tâchez, ô respectable vieillard, de vivre en paix, et attendez l'ordre qui vous sera donné d'en haut dans le tems marqué par la Providence, pour venir nous rejoindre.

Je vais encore donner un coup-d'œil sur Emilie, afin de vous envoïer la nouvelle la plus fraîche à son égard.

Elle respire. —

Le fil de sa vie n'est pas encore rompu : cependant la sueur, la sueur *froide* descend si vîte —

Non, — après une heure de repos, je viens encore de la revoir.

Son pouls donne quelque lueur d'espérance. Son œil en donne aussi un peu. Pauvre Corbett, reprenez courage — que cette nouvelle vous engage encore à prolonger votre vie.

Je viens de l'examiner pour la troisième fois. L'Officier qui va partir pour le quartier général, et y porter la nouvelle des événemens qu'ont éprouvés les différens partis détachés dans ce lieu, a eu la bonté, par la plus grande marque d'humanité, d'attendre. Je lui ai dit que le bonheur d'un père dépendoit du service qu'il vouloit me rendre. Enfin, son dernier moment est arrivé, il ne peut plus retarder davantage. Dans cet instant, votre bel ange d'enfant me semble — car je n'ose pas vous tromper — de la part d'un autre, le coup seroit encore plus accablant. —

— A-présent, à-présent, — oui, dans *l'instant même* où je suis, mon ami, je crains que vous ne soïez bien près d'être sans enfant.

Si la fièvre continue encore une heure de la force dont elle est dans la crise présente, il n'est au pouvoir d'aucun homme sur terre de différer son vol vers le Ciel ! Nous ne devrions peut-être pas nous chagriner de cela ; mais l'humanité refoulée vers son centre, ne sauroit—

Oh ! mon Dieu, j'entends un cri perçant —

—Je n'ose pas rester un instant plus long-tems. Adieu.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXXVI.

A C. Corbett, Ecuïer (*).

CE modèle de son sexe, votre fille! cet homme aussi, tel que l'humanité n'en a jamais produit, qui l'a suivie comme le compagnon de tous ses périls et de toutes ses peines ! L'écrivain de cette lettre (ou pour parler plus exactement, celui qui la dicte) ne sait où trouver ni les termes, ni les expressions pour vous peindre les merveilles qu'il a le plus de desir de vous communiquer.

Doucement et par degrés, — M. Corbett, permettez que je vous développe la suite des événe-

(*) Cette Lettre vient de la part d'Henri Hammond.

mens heureux que la main de la Providence a enfin rassemblés. Rappellez toutes les forces de votre cœur pour entendre les meilleures, les plus agréables nouvelles qui puissent jamais frapper vos oreilles. Ah ! que la tristesse mortelle où vous a plongé la dernière lettre de Sir Robert, se dissipe à l'arrivée des heureuses informations que celle-ci va vous porter.

L'*écriture* de la personne qui dicte actuellement cette lettre, vous causeroit une trop grande émotion. C'est pourquoi il se sert d'un secrétaire pour préparer la voie à des circonstances si agréables, qu'elles passent toute expression, et afin de vous les communiquer avec la tranquilité que doit produire une explication plus graduée.

Il faut *d'abord* vous instruire des premiers pas qui ont conduit à toutes les autres félicités. Comme vous avez

bu long-tems la coupe amère, il est à-propos que vous tâchiez de soutenir actuellement sans inconvenient, le goût d'une boisson plus agréable.

Votre fille est réchappée des portes de la mort. La main de la Providence s'est *subitement* étendue sur elle.

Dix jours après que le paquet de Sir Robert fut parti, elle s'est trouvée en état de quitter son lit. Et pour s'occuper de quoi ? Résolution ! ah ! que ta puissance est sacrée, quand elle est animée par le souffle de l'amour !

Si Henri est mort, dit-elle, il n'en est pas moins du devoir d'Emilie de lui rendre les derniers services qu'elle a rendus à Edouard.

Elle résolut donc de chercher le corps de l'homme qui avoit causé tous ses malheurs.

Le généreux Sir Robert Raymond dans ce moment, gardoit lui-même le lit, et étoit malade au point que sa vie

étoit en danger. — Quand il fut tiré d'affaire, Emilie lui fit les plus tendres exhortations pour qu'il ne la suivît point, et partit seule, prenant le chemin de ces bois, où il s'étoit passé quelques escarmouches. Chemin faisant, elle eut la précaution de se servir encore de ces mêmes baies qui teignent la peau, en y ajoutant une certaine écorce dont on lui avoit parlé dans le cours de ses différentes questions sur ce sujet.

Imaginez-vous à présent, M. Corbett, imaginez-vous la chère et délicate Emilie errante, à l'abandon au milieu des bois de l'Amérique. — Voïez-la, n'aïant sur ses épaules d'autre couverture que ce que la pudeur exige. — Voïez la plus aimable et la plus délicate figure exposée à tous les dangers d'un païs sauvage et inconnu, — ne se nourrissant que de ce qu'elle pouvoit trouver parmi les haies, —

s'égarant sans savoir où elle alloit,— déguisée, — toute en désordre, au désespoir !

Rien ne sauroit rendre les travaux de ses recherches, qui passent toute croïance, — rien ne sauroit nous donner une idée de toutes ses fatigues. Les forêts sont ici, comme vous savez, extrêmement étendues, et les déserts immenses.

Après avoir marché plusieurs jours sans rencontrer personne qui pût lui donner la moindre information, elle s'assit à l'ordinaire vers le milieu du jour, et se mit à pleurer ses malheurs.

A peine s'étoit-elle reposée un moment, que son attention fut frappée par quelques voix humaines qui poussoient des cris à quelques pas d'elle. Elle se hâta aussi-tôt de percer à travers l'épaisseur des feuilles, elle apperçut dans un endroit un peu découvert du bois, un parti de soldats en-

gagé avec un gros d'Indiens. Mais, tandis qu'elle étoit occupée à examiner avec attention les figures des premiers, les autres prirent la fuite, et se retirèrent avec la plus grande précipitation : les soldats se mirent aussitôt à les poursuivre, et les deux partis furent hors de la portée de la vue, avant qu'Emilie eût le tems de s'approcher d'eux davantage.

Elle en vit assez, cependant, pour se convaincre que l'uniforme étoit anglois, et que l'habit des Officiers étoit le même que celui que portoient ceux du régiment d'Henri. Vous concevez bien quel fut son désespoir lorsqu'elle vit que Henri n'étoit point avec eux.

On rencontroit bien des corps de soldats Anglois tués dans différens endroits de la forêt, mais le corps d'Hammond ne se trouvoit point malgré toutes les diligences qu'elle faisoit.

Toujours

Toujours infatigable, elle continua sa marche; elle commençoit à se trouver réduite aux derniers besoins de la nature, et toutes ses forces étoient épuisées, excepté sa tendre résolution et l'amour qui la lui inspiroit.

Enfin, la Providence se rendit à ses vœux, et dirigea ses pas vers un grand chemin, en travers duquel étoit un homme étendu et laissé pour mort avec une flèche dans la poitrine. Vous vous imaginez bien déjà, sans doute, que cet homme n'étoit autre qu'*Henri lui-même*. Oui, voilà ce que vous *pouvez* deviner; mais ce dont il est au-dessus du pouvoir d'aucune langue de vous donner la plus légère idée, c'est l'héroïsme et la fidélité sans pareille qui inspirèrent aussi-tôt l'âme d'Emilie! Elle s'apperçut que le corps étoit encore chaud, que le pouls n'étoit pas sans mouvement, et que le cœur battoit encore un peu. Elle re-

tira donc la flèche, et suça la plaie.— Elle avoit entendu dire que les Indiens se servoient de ces sortes d'armes avec des pointes empoisonnées : et s'imaginant bien que celle-ci en pouvoit être une, elle porta, sans hésiter, ses charmantes lèvres à l'orifice de la blessure. — Ce surcroît de danger fut pour elle un surcroît de motif aussi pour le faire. Oh ! M. Corbett, quel ange est donc Emilie !

Les signes de vie augmentèrent. L'affectionnée Emilie trouva moïen de mettre, pendant plusieurs jours, son infortuné dépôt à couvert sous un abri qui le garantissoit à peine des injures du tems. Avant que ses sens lui revinssent, elle eut soin d'augmenter son déguisement avec tout l'art qu'il fut en son pouvoir d'emploïer. Il ne faudroit pas avoir moins que l'éloquence du grand Auteur de la nature pour vous rendre les transports de

cette merveilleuse créature, lorsqu'elle apperçut pour la première fois, l'œil si long-tems fermé d'Henri, ouvert à la lumière, — et ouvert sur elle-même.

Jugez, M. Corbett, combien il a dû être difficile de se *cacher* dans ce moment d'extase : ensuite considérez quelle présence d'esprit il a fallu pour réprimer les chères et dangereuses effusions du cœur. Elle avoit eu si bien l'art de changer les sons argentins de la plus douce voix du monde, qu'ils répondoient parfaitement avec le reste de son apparence. Elle nourrissoit Henri des fruits que la forêt lui fournissoit, et qu'elle étoit une heure à chercher. Il ne pouvoit remuer. Il ne repassoit aucun soldat par-là. Les hommes tombent dans une escarmouche ; et on ne les cherche plus ! On n'étoit près d'aucune maison, ni d'aucune cabane : Emilie n'osoit s'écarter trop loin du lieu où étoit Henri,

de peur de n'être plus en état de le retrouver, si elle venoit à le perdre de vue. Mais, alors Henri commença à sentir les aiguillons d'un besoin qu'il n'étoit pas au pouvoir d'Emilie de satisfaire. Des fruits et des légumes ramassés par hasard suivant qu'ils s'offroient sous la main d'Emilie dans le cercle étroit de ses petites excursions, n'étoient pas assez substantiels. On auroit dit que la famine vouloit achever ce que le poison avoit commencé. Faute d'une nourriture convenable, après avoir éprouvé des fatigues aussi considérables, il se trouvoit réduit à un excès de langueur plus considérable que celle d'Emilie, que sa tendresse sembloit avoir rendue supérieure à tous les événemens qui pouvoient lui arriver.

C'est alors qu'Henri commença à céder au désespoir, — et qu'il sentit son cœur s'attendrir par reconnois-

sance pour son protecteur. — Oh ! généreux inconnu, (dit-il d'une voix foible) qui que tu sois, reçois les derniers remercîmens de celui que tu t'es efforcé d'arracher à une mort prématurée. Si tes efforts avoient réussi, quels remercîmens n'aurois-tu pas reçus d'une des *meilleures*, — des plus chères — mais, cela n'est pas possible. — Je suis presqu'épuisé, — peut-être qu'avant une heure..... Mais avant que ma mort arrive, tandis que j'ai encore la force d'invoquer le Ciel, permettez que je le prie de verser ses précieuses bénédictions sur cette aimable affligée, qui dans ce moment même est peut-être occupée à verser des larmes sur le mourant Henri. — Ah ! Monsieur, ah ! digne jeune homme, si tu pouvois la voir, — si tu pouvois attester pour moi ces derniers sentimens de ma vie, — si tu pouvois l'assurer qu'avec mon dernier soupir —

Mais, non; cela n'est pas possible: elle est à mille lieues de ce fatal rivage. N'importe. Oh ! Dieu ! veuilles-tu m'entendre ! daigne toi-même, cette *nuit*, dans cet *instant* même, lui suggérer qu'elle étoit ma dernière occupation — mon dernier soupir. Ah ! Emilie, Emilie ! ma vie, mon amour ! —

En prononçant ces derniers mots, il tomba sur le sein d'Emilie, et n'eût pas manqué d'expirer *tout de bon*, s'il eût su que c'étoit Emilie même qui le soutenoit.

Elle lui serra la main. Elle ne pouvoit prononcer un mot. Elle se contenta seulement de lever vers le Père tout-puissant des miséricordes un œil plein d'invocation.

Que le cœur de l'homme ne renonce jamais à mettre sa confiance dans le Ciel. Il n'est jamais trop tard pour espérer !

Dans l'instant il se présenta sur la route un attelage qui passoit à portée de la vue de notre couple désolé. Il étoit attaché à des traîneaux et à de petits charriots chargés de hardes et de provisions ; ce convoi étoit destiné pour trois détachemens de soldats, campés au nord de la forêt, et qui avoient fait demander des provisions au Général. Il y avoit, parmi ces provisions, quelques bestiaux, et dans leur nombre quelques vaches. Il n'est pas nécessaire de dire l'usage que l'infatigable Emilie fit de ces sortes de choses : son abord engageant, et l'attendrissante simplicité de sa tristesse, joints au triste état où l'on voïoit un Officier Anglois qui paroissoit être aux portes de la mort, firent impression sur les soldats et sur ceux qui escortoient les traîneaux et les charriots : ils fournirent à Emilie tout ce qu'elle pouvoit desirer, même un traîneau,

une mule et un guide pour transporter le Capitaine Henri Hammond à John's-town.

Ainsi, par un effet de la Providence, arraché une *seconde* fois des mains de la mort, je ne vous importunerai point du récit des autres difficultés qui se rencontrèrent sur la route, ni des progrès du rétablissement d'Henri, quoique la moindre de ces circonstances seroit assez pour immortaliser Emilie Corbett ; mais je dirigerai votre imagination tout de suite à John's-town, où Henri et son protecteur arrivèrent enfin, et trouvèrent Sir Robert Raymond guéri de sa fièvre, et prêt à partir pour suivre les traces d'Emilie.

Cette heureuse rencontre hâta le rétablissement de Henri, par les soins assidus de cet homme incomparable et de la tendre Emilie. Déjà Henri étoit en état de marcher, de converser,

ser, et sa plaie commençoit à se fermer. La tendre et périlleuse expérience d'Emilie étoit encore gardée comme un secret, — tout alloit bien des deux côtés. Enfin, un jour après-dîner, Sir Robert prépara par degrés Henri à la plus agréable surprise qui puisse toucher le cœur d'un amant. Il avoua qu'il étoit l'ami de M. Corbett, — il assura Henri qu'il avoit laissé Emilie en bonne santé peu de tems avant de quitter l'Angleterre. — Il rendit témoignage dans les termes les plus forts à sa constance, à son attachement et à son amour, — et ajouta que la force de son affection étoit si forte, qu'il ne seroit point surpris d'apprendre quelqu'un de ces jours, qu'elle étoit arrivée en Amérique.

— *Oui*, elle y est arrivée, (s'écria-t-elle en entrant dans ce moment, suivant qu'ils en étoient convenus auparavant,) elle est arrivée, — elle est

ici, — la voilà devant son cher Henri, —c'est elle-même qui lui offre aujourd'hui la main d'Emilie pour toujours.

Emilie étoit encore dans ses habits d'homme, mais elle avoit lavé son aimable visage pour en ôter la couleur brune dont elle l'avoit teinte, et avoit découvert assez de sa personne pour faire jetter Henri d'abord à genoux en signe d'action de grace au Dieu qui la lui rendoit, et ensuite entre les bras de la plus tendre des femmes.

Vous ne vous attendez pas, sans doute, que j'irai vous rendre ce que *l'un ou l'autre* sentit dans cette occasion. Vous n'imaginez pas que j'irai vous décrire le flux des délicieuses lamentations et des caresses qui s'ensuivirent, tandis qu'on racontoit à Henri toutes les entreprises d'Emilie. Il trouva qu'il étoit le plus heureux, le plus honoré et le plus chéri des hommes. Il trouva qu'Emilie étoit *au-*

dessus de tout ce que le langage peut exprimer. Il trouva —

—Enfin, vous voïez que c'étoit un faux bruit qui étoit venu aux oreilles d'Emilie à John's-town au sujet de la mort d'Henri. C'est à Emilie qu'il étoit réservé de le découvrir et de le rendre à la vie.

Le voilà donc découvert, le voilà bien rendu à la vie, —Emilie est actuellement devant lui, Emilie, la plus généreuse, la plus —

—Oh! M. Corbett, Henri est le plus heureux des hommes. C'est lui qui vous *dit* actuellement qu'il *l'est*— c'est *lui* qui dicte ces feuilles explicatives, — elles partent du fond de son cœur reconnoissant, — les plus tendres misericordes de la Providence se sont manifestées sur lui : elles sont visibles, — elles sont palpables : vous ne vous opposerez pas davantage à lui accorder la main d'Emilie : ah !

plût à Dieu qu'il fût digne d'elle ! Apprenez, il vous en supplie, ces tendres circonstances à Louise sa sœur. Ah ! il ne sauroit y tenir plus longtems, il est trop — trop heureux : il arrachela plume à celui qui lui sert de secrétaire et — Non ! il n'est pas nécessaire de signer cette lettre. L'auteur vous en est actuellement connu. Adieu.

LETTRE CXXVII.

A C. Corbett, Ecuïer.

Les faveurs du Ciel se sont enfin manifestées : puisque le paquet d'Henri doit vous être parvenu. Il n'est pas aisé de vous dire combien je leur suis attaché. Il semble que mon existence est confondue avec celle de ces deux personnes. Henri revient à vue d'œil.

A la vérité, les attentions d'Emilie, si piquantes et si pures, seroient capables de le ressusciter s'il étoit mort. Cependant je lui envie presque la part qu'elle a eue à le découvrir et les heureuses conséquences qui s'en sont suivies. A peine puis-je pardonner à ma maladie de m'avoir saisi dans ce moment-là. C'est Emilie seule qui a été le sauveur d'Henri. Aussi, il n'y avoit qu'un Henri digne d'un tel sauveur. Vous ne sauriez jamais rien vous imaginer de si tendre que sa reconnoissance, de si ardent que son affection, de si parfait que sa délicatesse. D'après ce ton un peu militaire qu'il a en vous abordant, je ne me serois pas attendu à cela : j'en suis aussi surpris qu'enchanté. Oui, mon cher et ancien camarade, vous avez encore une fille, et dans peu de jours vous pourrez vous vanter d'avoir aussi —

Oh ! mon ami, que je suis infiniment

au-dessous du modèle d'ambition que je me suis toujours fait ! Que la vertu humaine est défectueuse ! Que le courage humain est fragile ! La certitude que j'ai de voir Henri devenir votre fils ne cause pas à ce cœur rébelle la moitié de la satisfaction et du plaisir qu'il devroit lui faire : et cependant, le ciel m'est témoin que je fais tout au monde pour accélérer sa santé et son bonheur.

Peut-être que l'intérêt personnel me domine encore. Je me fais un plaisir d'avancer le bonheur d'Emilie à tel prix que ce soit. Je suis ambitieux de lui plaire. Je considère la jeunesse d'Henri, et lui souhaite les plaisirs qu'il est fait pour goûter. Je réfléchis sur mon âge, et je pense que je suis trop insensé pour qu'on me pardonne. Je suis parfaitement convaincu de ma folie ; et, malgré cela, je ne saurois m'empêcher de la chérir.

Ah! M. Corbett, qu'y a-t-il donc dans ce principe subtile et actif que nous nourrissons ainsi dans notre sein et qui se retourne comme un serpent, contre la main qui le nourrit? Il nous perce, et nous ne lui en voulons pas : il nous met à la torture, et nous ne lui ordonnons pas de nous quitter, nous ne *pouvons* pas même nous y résoudre. Un certain je ne sais quoi se glisse comme un baume, dans la plaie, et nous récompense de toutes nos peines. Les souffrances qui sont la suite d'une tendresse telle que la mienne, sont composées de si doux ingrédiens, qu'il n'est pas dans la nature d'un cœur tendre de souhaiter d'en être débarrassé. Et cependant, mon ami, je vous avouerai qu'elles sont bien fortes. J'ai trouvé la vanité qu'il y avoit à tâcher de m'exhorter moi-même à la neutralité. C'est la vertu jointe à la beauté, qui m'a

attiré, — qui m'a lié ! Avant qu'une âme comme la mienne puisse se délivrer d'une *telle captivité*, il faut que les pouvoirs enchanteurs de son objet changent eux-mêmes : il faut que sa beauté devienne difformité, et sa vertu, vice. Cela n'est pas douteux. L'attachement sincère aux devoirs de la morale est au pouvoir de tous les hommes, et conséquemment au mien. Le cœur de l'homme aime comme il s'engage, — il voit où il tend, et tremble à mesure qu'il en approche ; mais la société, la religion et les loix doivent toutes être également respectées : et quiconque a la présomption de sauter par-dessus ces choses, se rend méprisable. Adieu.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXXVIII.

Au même.

EMILIE, d'après le dernier déguisement de ses charmes, n'en paroît que plus aimable aujourd'hui qu'elle a repris toutes les graces de l'habillement de femme. Elle est redevenue son ancien elle-même. Oh ! Corbett, quelle femme ! Heureux, heureux Henri ! quelles années de bénédiction ! —

—Mon ami, je ne suis pas bien,— je ne suis pas comme je devrois être, — je ne saurois écrire. Adieu, adieu.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXXIX.

A HENRI HAMMOND, *Ecuïer.*

VOTRE absence de chez vous doit avoir mis quelque désordre dans vos affaires pécuniaires : tout au moins la guerre doit avoir introduit beaucoup d'irrégularité dans vos remises. — Comme militaire et comme garçon, vous pourriez peut-être aisément supporter ces petits inconvéniens : comme homme lié, ou qui est sur le point de prendre sur lui la douce charge de pourvoir aux besoins d'une femme vertueuse, vous sentez combien cela change le cas. C'est par le plus grand hasard du monde que j'ai découvert que vous attendiez de ce côté-là des ressources d'Angleterre. Dans les circonstances présentes, que vous *ayiez*

besoin d'argent, cela est tout naturel; mais que vous *demeuriez dans l'attente*, ce seroit un état cruel. Par bonheur, j'en ai apporté avec moi assez pour nous accommoder tous deux. Le billet de banque ci-joint, pourra subvenir aux besoins pressans du moment. Vous dites que vous êtes mon ami; faites voir que vous l'êtes, en vous servant de ce que je vous offre jusqu'à votre retour en Angleterre, que vous m'en remettrez le montant. Je ne cherche pas, comme vous voïez, à vous jetter dans l'embarras d'une obligation, je ne fais que vous rendre débiteur. Tout l'*intérêt* que j'en attends, c'est que vous ne fassiez point mention de mon nom à Emilie à l'égard de cette affaire-ci. Entre *nous-autres* hommes, ces sortes d'événemens ne sont rien: — cela va de droit. Les femmes, comme vous savez, se font un scrupule d'un expé-

dient si singulier, et sont en effet, soit qu'elles soient filles ou mariées, si délicates sur cet article, qu'un homme d'honneur tremble de leur offrir ce qu'elles tremblent d'accepter. Je sais que vous avez besoin d'argent; ainsi, n'allez pas faire le nigaud là-dessus avec moi. Adieu.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXXX.

A C. CORBETT, Ecuïer.

HENRI devient importun. Il me presse d'assurer Emilie, en vertu de mes connoissances dans l'art d'Esculape, que sa santé est bien rétablie. Il affecte une gaieté et une vivacité extraordinaires pour le prouver. Il s'est fait ami du Chapelain du régi-

ment, qu'il a engagé à faire la cérémonie des —

—En vérité, Corbett, je ne saurois m'accoutumer à oublier ces choses, ou à y penser sans chagrin. Il y a de l'inconséquence là-dedans! Je veux tout faire comme il faut *jusqu'au bout*, mais les sentimens contraires se font la guerre au-dedans de moi. Je marche dans le bon sentier, mais je suis trop sensible aux épines qui me blessent. Adieu.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXXXI.

Au même.

DEMAIN, Corbett, doit être le grand jour! — Henri me presse d'y être présent. Il ne sait pas que j'ai des raisons *au fond de mon cœur* pour le

refuser. Emilie porte sur son visage les marques d'une tristesse inexprimable. On diroit qu'elle a quelque excuse à faire à quelqu'un. Elle me plaint. Ses larmes en font foi. Henri les voit couler, et les enlève à mesure qu'elles tombent, en les baisant d'une lèvre tremblante. Quoi ! la donner à un autre, — *tremper* moi-même les mains dans la dernière circonstance de mon désespoir ! Oh ! l'agonie n'est pas égale au tourment que j'endure ; — cela est de toute impossibilité !

Cependant Henri supplie — il en appelle à moi à titre de père, de sauveur —

— Quel parti prendrai-je ? Je souhaite qu'ils soient heureux, heureux même *ensemble ;* — mais, me trouver *présent* à la cérémonie ! — prêter les mains au coup qui détruit pour jamais toute espèce d'espérance, c'est une tâche que la nature refuse de

remplir, et je suis trop soumis à sa puissance pour l'exécuter. Adieu.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXXXII.

A Sir ROBERT RAYMOND.

AH! mon ami, recevez le tribut de mes larmes. Homme généreux! que puis-je faire pour adoucir les maux dont je suis malheureusement la cause? Imaginez, je vous en supplie, quelque raison pour vous absenter demain. Appellez à votre aide quelque pieuse feinte pour vous épargner aussi-bien qu'à moi, dix mille plaies. Votre présence ne peut que détruire absolument la félicité du jour — oui, de ce jour-là même qui me donne la main d'Henri. En vérité, cela la détruira. Je vois vos émotions, je vois

vos débats. Ils échappent malgré vous, les précieux efforts de votre âme. Ils percent à travers votre sein. Je les vois dans vos larmes. Je les sens dans vos soupirs. Pour l'amour de moi, — de vous-même, — du Ciel, ne séjournez pas davantage, ou du moins *guère* plus, sous le même toît. J'ai pour vous une si parfaite estime, que je ne saurois soutenir la contrainte qui est sur le point de vous être imposée. Vos vertus vous ont placé au second degré de mes affections. —Cette seconde place est l'*amitié*, et elle est à vous tant que je serai en état de distinguer, — tant que je serai susceptible d'un sentiment honnête. Mais, aussi, considérez que la première place est l'*amour*, et celle-là appartient à Henri — Henri *tout-à-l'heure* mon mari.

Il me presse, il me tourmente, il exige, avec l'expression même d'un

tendre

tendre reproche, que ce soit demain le jour. Il me gronde presque de la froideur de mes sentimens à son égard.

— — Hélas! mon cher ami, c'est la tristesse que je vois peinte sur votre visage, et qui étoit caractérisée dans votre dernière conversation, lorsque nous nous sommes trouvés ensemble, qui produit en moi une répugnance qui ne part que d'un fond de reconnoissance pour vous.

Je vous dois — — ah! que ne vous dois-je pas? Je voudrois faire beaucoup, — je voudrois faire tout ce qu'il est *possible* de faire pour vous servir.

Le billet que vous m'avez envoïé ce matin, me pénètre infiniment. Vous me donnez à entendre que vous avez envie de quitter Philadelphie. —

J'en vois le motif : et même, comme vous n'aimez pas le déguisement, vous me l'avez presque avoué. Vous pouvez, dites-vous, soutenir

tout, excepté cela. Mon cher, cher ami, — auteur de plus d'un soulagement, — consolateur de plus d'une amertume, — que ne donnerois-je pas pour qu'aucun accident dans la vie n'eût jamais produit dans votre tendre cœur ces sentimens pour Emilie.

Jusqu'à présent tout s'est bien passé, — tout a été grand et noble. Vous continuez de m'assurer que vous pouvez encore exécuter la dernière partie qui vous reste à faire. Je n'en doute en aucune manière. Mais, votre amitié a tant à souffrir, qu'au milieu même de cet heureux moment, mon cœur saigne pour vous.

Si vous vouliez, — que cette requête est cependant dure — si vous vouliez vous retirer tout doucement pour quelque tems seulement, jusqu'à ce que vous ayiez pris sur vous, je différerai, — j'inventerai quelques

nouvelles excuses auprès d'Henri pour mon —

Plaignez-moi, Sir Robert, et épargnons-nous à tous deux les douleurs d'une explication. Voilà peut-être la dernière fois qu'il me sera possible de correspondre de *cette manière*. Je sais que votre amitié même sera la première à exiger que je remplisse, à la rigueur, tous les devoirs et les engagemens de ma vie. C'est pourquoi, si c'est là la dernière lettre que nous devons nous écrire, je vous conjure de croire que de toutes les supplications, de toutes les ferventes prières que j'adresserai jamais au Ciel, votre santé et votre bonheur ne manqueront jamais d'en être un des grands objets. Je n'aurois jamais cru qu'au moment d'être unie à Henri, il se fût trouvé rien dans le monde, qui eût pu me rendre malheureuse; et cependant, telle est la candeur de l'estime que j'ai

pour vous, Sir Robert, que je ne saurois être parfaitement heureuse, tant que serai persuadée que je cause de la peine au plus noble des êtres de l'espèce humaine. Voilà Henri qui entre, je ne saurois en dire davantage.

EMILIE.

LETTRE CXXXIII.

A Sir ROBERT RAYMOND.

POURQUOI nous quitter dans cette agréable circonstance, inappréciable ami? Est-ce vous qui, après avoir conduit ma chère Emilie à travers tant de périls et de dangers, refusez d'être témoin des sermens qui l'uniront pour toujours à celui pour lequel vous l'avez conservée? Cela n'est pas honnête! Votre domestique nous dit aussi que vous êtes obligé de garder

la chambre parce que vous êtes malade, et cependant que vous voulez partir pour faire un petit voïage, dès que vous serez en état de soutenir le transport. Cela ne sera certainement pas.

Emilie a remis ses nôces, parce qu'elle n'a pas l'esprit tranquille. Quant à moi, je m'en vais aussi les remettre pour quelque tems, afin de n'être pas privé de la satisfaction de les voir ornées d'un ami tel que Sir Robert Raymond. Oui ; je différerai même la possession d'Emilie, jusqu'à ce que son généreux protecteur soit en état de sanctifier notre union par sa présence. Et, puisqu'il paroît que vous ne pouvez sòrtir de votre chambre, je vais m'y rendre sans plus tarder. Vous ne m'en refuserez pas l'entrée. Vous ne m'en laisserez pas partir jusqu'à ce que vous soyiez en état d'en faire autant. C'est la résolution d'Emilie.

Adieu, à jamais cher, à jamais estimable Sir Robert, adieu.

HENRI HAMMOND.

LETTRE CXXXIV.

A EMILIE CORBETT.

EFFACEZ de votre mémoire le contenu du billet, et jusqu'à la moindre trace de la conversation ! C'étoit l'effet de la foible humanité. C'étoit une agréable rechute du cœur qu'un écart subit et involontaire avoit détourné un peu du but qu'il s'étoit proposé, mais qui revient, et se refixe sur son centre. Je sens que ma vanité même en souffre. Ah ! Emilie, je ne souffrirai pas que vous me surpassiez si fort en générosité. Ne différez pas davantage vos noces, et que le Tout-Puissant daigne verser sur elles ses

plus rares et ses plus précieuses bénédictions ! Je suis tout-à-fait remis et tout-à-fait à votre service, dans l'esprit de la sainte amitié, tant que j'existerai.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXXXV.

A HENRI HAMMOND, Ecuïer.

JE ne souffrirai point que vous retardiez plus long-tems votre satisfaction à cause de moi. Je vous écris d'un village où l'on m'a conseillé de me retirer à cause de l'air. Faites-moi savoir que vous êtes le plus heureux des hommes, et dès que je serai en état d'apporter sur ma figure autant de santé qu'on doit en avoir en présence d'une mariée et d'un marié, je ne manquerai pas de venir vous faire mon compliment à Philadelphie, où

je suis bien-aise d'apprendre que tout est tranquille.

Adieu : mes plus tendres respects à Emilie — j'allois presque dire *Emilie Hammond.* Adieu.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXXXVI.

A C. CORBETT, Ecuïer.

J'AI passé la plus grande épreuve à laquelle non-seulement moi, mais même qui que ce soit, puisse être mis : car je viens d'apprendre que votre fille est la femme d'Henri, et je suis cependant encore en état de tenir la plume. N'y a-t-il pas une espèce de noble orgueil qui nous soutient, lorsque nous avons rempli les plus grands et les plus difficiles de nos devoirs ? Je sens au-dedans de moi une certaine

certaine satisfaction surnaturelle, lorsque je réfléchis sur la victoire que j'ai remportée sur ma propre passion. C'est un vrai sacrifice de *sa personne à la société*. C'est — ah ! M. Corbett, je fais des vœux sincères pour leur bonheur. C'est aujourd'hui le jour de leurs noces. Un exprès vient d'arriver dans la retraite dont je jouis actuellement, — dont je *jouis*, dis-je ? Hélas ! ne voïez-vous pas le cœur qui saigne ? — n'appercevez-vous pas l'épine piquante à travers —

Fi donc : loin de moi ces pensées ! il n'en sera rien ! et cependant, mon ami, je puis bien te confier à toi le moindre reste d'infirmité qui n'est pas encore guéri. Si par hasard vous apperceviez la marque profonde de quelque larme sur ma lettre, — si par hasard —

Il y a de l'absurdité là-dedans. Henri Hammond est fait pour Emilie. Je

ferai de nouvelles réflexions sur l'obstination de ma foiblesse, et redeviendrai une créature raisonnable — cela est bien vrai du moins ce que je vous dis-là, mon vieil ami ! vous verrez ; donnez-moi seulement un peu de tems.

Il est actuellement près d'onze heures du soir, au moment où je prononce ces mots.

Je n'ai point été à la cérémonie qui s'est faite ce matin.

Je n'ai pas dessein de retourner de quelques jours à Philadelphie.

Il fait une terrible et fâcheuse nuit. Je suis, outre cela encore, tout seul dans un vaste appartement. Les sanglots s'échappent du fond de mon cœur, et les larmes coulent de mes ieux, sans aucune cause apparente. Peut-être aussi, c'est l'effet d'une atmosphère épaise et humide —

—D'une humide atmosphère ! ah !

non ; — nous sommes tous naturellement sujets aux foiblesses et aux passions ; mais notre courage doit nous aider à les surmonter.

Heureusement, le soleil de demain m'approchera peut-être de ce que je *voudrois et de ce que je dois être*. Dans cette chère confiance, je vais donc pour le présent chercher du repos.

Corbett, à quoi dois-je attribuer cela ? En finissant la dernière phrase, j'ai passé dans ma chambre dans le dessein de me coucher ; mais, je me suis assis sur une chaise dans la ruelle, sans songer même à me déshabiller, quoique déjà le jour commence à poindre sur moi. Je n'ai cessé d'être tourmenté par un millier d'images à moitié formées. Je suis à environ quatorze milles de Philadelphie, qui renferme le plus aimable couple que j'aie jamais vu. Corbett, je me sens extrêmement foible — et extrêmement

honteux de ma personne. — Fi donc ! comment puis-je tenir de pareils propos ! Vous, vous êtes peut-être à pleurer la mort d'un fils et l'absence d'une fille, sans compter les peines que vous causent encore ces indispositions qui vous tourmentent à votre âge, et qui vous rendent aussi misérable — que vous êtes respectable. Malheureux père, cher ami, adieu ! — de *mes* calamités vous n'entendrez plus jamais parler. Je rougis, et le silence va pour jamais couvrir ce sujet intéressé.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXXXVII.

A C. CORBETT, Ecuïer.

J'AI reçu vos complimens de congratulation : j'ai reçu votre bénédiction : et pour combler le bonheur

dont un mortel est susceptible, j'ai reçu la main de votre fille. Cependant, mon transport m'a fait prononcer à la hâte une expression trop hardie. Hélas ! M. Corbett, cela ne m'a pas fait cesser d'être homme : je n'en suis pas moins sensible et exposé aux blessures et aux douleurs. Le triste récit que vous nous avez fait de ma pauvre sœur, et du déclin de votre propre santé, m'allarment et me blessent. Malheureuse Louise ! chères reliques du généreux Edouard ! ah ! que ne vous possédons-nous ici tous deux, soignés de nos propres mains, à l'abri et sous la protection de nos plus tendres embrassemens. Sir Robert Raymond, notre second père, et le premier de nos amis, ne seroit pas le dernier à en partager la satisfaction. Cependant, il se tient éloigné de nous. Autrefois il avoit coutume d'être enchanté de notre société ; à-présent il

cherche, il chérit les plus noires solitudes, elles nous l'ont tout-à-fait enlevé. C'est en vain que je lui fais des invitations ; c'est en vain que je l'implore. Il est triste, il est mélancolique ! Auroit-il quelque sujet de l'être ? Ah ! puissé-je l'écarter ! Il y a déjà six semaines que je possède Emilie Corbett. Elle est ma femme ! Dieu du Ciel, vous êtes témoin de ma reconnoissance pour un si grand bienfait ! Cependant, ô suprême Dispensateur de tout bien ! si c'étoit ton divin plaisir de rétablir ma sœur et mes parens — s'il n'étoit pas contraire à tes impénétrables desseins, dans la profondeur desquels je ne prétends point pénétrer, d'étendre jusques sur *ceux-ci* une portion de cette félicité que tu as accordée à Emilie et à moi, c'est alors, *en vérité*, que la mesure de mon bonheur seroit remplie. Cette prière me console. Elle sera exaucée. Je l'ai

offerte dans un état de sincérité d'âme le plus fervent. Ah ! mon père, joignez-vous-y, — joignez-vous-y avec ardeur. Ma prière est actuellement dans le Ciel devant le trône de celui qui est le Père des miséricordes ! Aïez de la foi, aïez-y confiance ; nous serons tous heureux.

Que puis-je vous dire d'assez tendre et d'assez doux pour vous faire connoître le souvenir que votre fille conserve de ses devoirs. Attendez quelque tems qu'elle s'exprime elle-même ; sa main ou sa langue sont les seuls instrumens qui puissent vous donner une idée juste et convenable des sentimens de son cœur.

HENRI HAMMOND.

LETTRE CXXXVIII.

A C. Corbett, Ecuïer.

J'AI réduit mon cœur à être enfin aussi obéissant que je pouvois le desirer. La raison n'est pas une puissance aussi foible que nous la faisons. C'est nous, mon ami, qui n'entendons pas ce qui est de son ressort. La tyrannie n'est pas ce qu'elle doit exercer, mais une douce et agréable autorité. Les sujets qui lui sont soumis, sont les passions : et celles qui naissent de l'amour, lui donnent plus de peine à gouverner.

Dans la circonstance où je me trouve, j'ai fait usage de cette intelligence souveraine d'une manière bien différente des autres hommes, et je ne l'ai point implorée de m'inspirer

cette *indifférence* que demandent ordinairement ceux qui ont manqué leur coup. Celle qui faisoit l'objet de mon amour, vient de s'unir à l'homme de son cœur. Elle l'a acheté au prix de hasards presqu'incroïables. Le fondement de l'espérance que j'aurois pu avoir de la posséder, est entièrement dissipé. C'est, à la vérité pour moi un sujet de chagrin insupportable, et qui a presque renversé ma raison. J'ai nourri ma passion jusqu'au moment même où j'ai vu mes espérances anéanties pas les liens indissolubles que vient de serrer la personne qui en étoit l'objet. Alors, j'ai senti la folie de ma poursuite, et me suis retiré. —Retiré, mon cher Corbett, non pour méditer une vengeance contre un heureux rival, mais pour ménager ma propre douleur, et pour réfléchir.

Il est rare qu'on en appelle en vain des passions au bon sens. Si nous ne

réussissons pas à vaincre nos penchans, si nous n'accomplissons pas nos premières résolutions à cet égard ; la raison en est, M. Corbett, que nous n'y emploïons pas toutes les forces de notre âme, que nous nous contentons de former seulement le desir stérile et impuissant de combattre nos inclinations.

Pour moi, je choisis ces momens de tranquillité et de calme, où l'âme peut saisir avec vérité le rapport et l'enchaînement des faits. La femme que j'aime (me dis-je à moi-même) se trouve aujourd'hui heureusement mariée. Elle a la générosité de me plaindre et de me considérer en faveur des peines que j'ai prises, et dont elle est la cause innocente. Des événemens lui ont confirmé par hasard, ce que Corbett lui avoit d'abord révélé. J'ai certainement eu trop de part à son bonheur actuel, pour qu'elle puisse

me traiter avec dureté ; et cependant une plus longue intimité augmentera ses chagrins, quand même elle ne parviendroit jamais à la connoissance de son mari. Combien ne paie-t-elle pas cher mes premiers services ! Qui l'empêche à-présent qu'elle est entre les bras d'Henri, de regarder ma passion comme insultante et impie ? Ces services ! Est-ce donc sur eux que je fonde mes présomptions et mes persécutions ? Quel manque de délicatesse ! quelle folie !

Mais, enfin, est-il en mon pouvoir de surmonter mon affection ? Non ; cela n'est ni possible, ni même nécessaire. *Eteindre les mauvaises* passions, *et régler les bonnes ;* voilà les deux grands points qui sont à la portée de la raison. Continuer plus longtems à favoriser des prétentions sur la *personne* d'Emilie, il y auroit de l'infamie à le faire. Tout me le défend,

les loix, la religion et Dieu même. Mais, quoi donc ! est-ce qu'à mon âge les passions sensuelles seroient si grossières, qu'il ne me seroit pas possible de les vaincre par aucun effort, aucun intérêt personnel ? A quoi aboutira-t-il que je persiste ? A rendre Emilie misérable, tandis qu'elle ne devroit goûter que de la satisfaction ; à me rendre suspect à Henri, dont le cœur aujourd'hui ne sait que s'épancher en témoignage de reconnoissance à mon égard ; et à m'exposer aux reproches éternels de ma propre conscience, que je ne pourrai soutenir ? Enfin, un attachement obstiné au seul point que la raison refuse, (et qui, après-tout, est sans espérance) est-il capable de me faire supporter les maux et les chagrins auxquels je m'exposerai volontairement ? Mais, que me reste-t-il donc à faire en pareil cas ? La raison n'a-t-elle

point quelques compensations, — quelque contrepoids de récompense pour balancer des punitions si sévères ? Oui, sans doute, elle en a, et *beaucoup*. Ne dois-je pas ranger au nombre de ces derniers, les délices d'une amitié non moins *tendre*, quoique moins *intéressée*, — la prière *secrète* offerte en faveur d'un homme dont le bonheur m'est plus cher que celui de tout autre sur terre, — le généreux soupir, — les larmes consolantes, — le sourire social, — la satisfaction intérieure, — la noble hardiesse que répand sur le visage une vertu contente d'*elle-même*, —le sourire d'Emilie, — l'approbation du CIEL ?

Oh ! M. Corbett, nous jouissons d'un grand pouvoir sur nous-mêmes, si nous avions la résolution d'en faire usage. Mais, nous avons peur de *commencer*. Le cœur tremble à la vue du

travail qu'il a à faire. Nous tentons de gravir la montagne escarpée où est placé le Temple de la Vertu, et nous sommes effraïés de son abord. Nous oublions qu'il est de la nature de toute espèce de difficulté, tant de l'âme que du corps, de diminuer lorsqu'on s'applique sérieusement à les surmonter. Quelque raboteuse que soit la montagne, quelque glissant que soit son sentier, il n'en est pas moins vrai que chaque effort que nous faisons, nous approche toujours de plus en plus près du sommet : le second pas est plus facile que le premier, le troisième moins rude que le second, et ainsi du reste. Les motifs qui nous animent, nous donnent la force et le courage : et nous devons montrer plus de constance et de persévérance, lorsque nos efforts tendent en même-tems à faire le bonheur des autres, et à remplir nos propres de-

voirs. *Moi*, Corbett, par exemple, j'ai fait des efforts, — je ne saurois dire positivement combien, ni pendant combien de tems; mais ce que je puis bien vous dire, et ce que je vous proteste dans la plus grande sincérité de mon âme, c'est que, quoique je ne sois certainement pas, ni même ne serai peut-être *jamais plus heureux*, je ne souhaite cependant ni la mort d'Henri, ni l'éloignement du cœur d'Emilie pour lui. Je puis soutenir leur présence à tous deux ensemble, lors même qu'on voit briller sur leur figure la satisfaction et le contentement de l'amour conjugal. Et, quoique plus d'une fois je sente par l'humidité de mes ieux, qu'il est tems de me retirer, je ne m'apperçois point qu'aucun sentiment irrégulier cherche à s'emparer de mon cœur. Henri cultive mon amitié avec le plus grand soin. Je ne lui impute point son *bon-*

heur comme une *faute* de sa part. Je ne recule point quand il cherche à m'embrasser ; et quoique je sois rarement le premier à faire entrer Emilie dans notre conversation, cependant, Emilie fait sans cesse le sujet de la sienne, c'est son topique favori. Il ne fut peut-être jamais de situation plus touchante que celle où elle se trouve toutes les fois que je suis présent. Cela est, en vérité trop fort pour un caractère aussi doux et aussi ingénu que le sien. Mais, j'en détruirai l'effet, en en écartant la cause. L'humanité ne doit pas avoir la *présomption* d'être parfaite. J'ai poussé la victoire sur les sentimens de mon cœur, aussi loin qu'il est possible. J'ai acquis de la force par l'examen de ma foiblesse. N'allons pas retomber dans l'esclavage par une folle hardiesse. J'ai fait beaucoup ! en visant à faire plus, je pourrois perdre tous les lauriers que j'ai gagnés.

gagnés. Des idées involontaires sont capables de s'emparer de l'esprit le plus résolu. Emilie est une tendre épouse et une tendre amie. Veuille le Ciel qu'elle persévère ainsi tant que la terre aura d'attraits pour rendre la vie desirable. Mais le commerce familier de cette maison est un peu trop pour moi à-présent. Je gêne Emilie toutes les fois que je lui rends visite, et la nature ne tourne que trop souvent mes pas vers Philadelphie, — pour avoir l'air retenu. Je vous prie de vouloir bien dire à mon Maître-d'Hôtel de préparer Castleberry pour mon arrivée. Ce n'est pas que je sois en danger de retomber dans mon premier état : mais seulement c'est que je suis obligé de recommencer mes plaidoïers trop souvent. —Quelques mois d'absence completeront l'ouvrage. Henri et sa FEMME — je voudrois, Corbett, que je pusse écrire ce

mot-là d'une main plus assurée — sont heureux. Je viens de les quitter dans les bras l'un de l'autre. Je —

— Ah ! Corbett, Corbett, je ne veux pas différer plus long-tems à partir pour l'Angleterre !

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXXXIX.

A Sir ROBERT RAYMOND.

LA connoissance que j'ai de vos bonnes dispositions, m'engage à vous donner une occasion de les exercer, car je vais vous fournir celle de me rendre un service. Il y a déjà quelque tems que je me sens fort indisposée. Non que cela provienne, je crois, de l'agitation de mes sens, ou des dernières fatigues que j'ai essuïées en soignant le cher Henri, que Dieu a enfin rendu

à mes allarmes et à ma tendresse, mais de quelque *autre* cause qui me semble plus intérieure. Je n'ai pas osé en dire un mot à Henri ; et en effet le plaisir que j'ai de vous voir tous deux heureux, m'engageroit à garder encore le silence, si les peines que je ressens n'augmentoient sensiblement au point qu'il ne m'est plus possible de les cacher. Cependant, vos soins obligeans, la profonde connoissance de votre art, dont vous savez si bien faire usage, et dont j'ai déjà moi-même si souvent éprouvé les bons effets, ne manqueront pas, j'ose le dire, de remettre tout dans l'ordre où il doit être. Donnez-moi votre avis en secret, et sans tarder. Le Ciel bénisse votre bon cœur et votre noble disposition.

EMILIE.

LETTRE CXL.

A C. Corbett, Ecuïer.

Mon paquet étoit prêt, le vent bon, la guerre ne m'auroit pas empêché de partir pour l'Angleterre, et cependant me voilà retenu. La boussole de la félicité humaine change à chaque instant, sans pouvoir se fixer.

Emilie est encore une fois malade. Ne comptez pas sur moi.

SUITE.

Infortuné Corbett, quand est-ce que le sort cessera de persécuter votre famille, ou de tourmenter votre ami? Je tremble à la vue des symptômes qui se manifestent dans Emilie.

Cependant ne désespérez de rien

Je pourrois me tromper. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons fait l'expérience de notre savoir dans l'art de guérir ! souvenez-vous de cela, et soïez tranquille.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXLI.

A Sir ROBERT RAYMOND.

AH ! ma femme ! ma femme !—le trésor de mon existence ! ne la quittez point, Sir Robert, — ne la quittez pas un moment. Il y a long-tems qu'elle cache sa douleur à un malheureux destiné de toutes manières à causer sa perte.

Oui, Sir Robert, c'est moi, et moi seul qui l'ai assassinée. Je suis la cause affreuse de sa mort. Venez ici, je vous en supplie, dans l'instant. A quoi suis-

je réservé ! Est-ce là ma félicité? — sont-ce là les plaisirs de la possession d'Emilie, — l'illustre, la glorieuse Emilie? Est-ce *ainsi* que devoient se terminer six mois d'un bonheur *suprême ?* Ah ! que ne suis-je mort, — que ne suis-je resté pour toujours perdu, — que n'ai-je à jamais, jamais — A genoux, je vous en conjure, accordez-nous votre secours, votre société, votre consolation. Quittez votre solitude. Résidez, logez, demeurez ici. Je vous envoie un exprès. J'ai ordre de rejoindre mon régiment. Maudite soit la guerre ! je ne veux plus m'en mêler. Venez sur le champ.

HENRI HAMMOND.

LETTRE CXLII.

A C. Corbett, Ecuïer.

AH ! M. Corbett, s'il avoit plu à Dieu de détourner de moi cette coupe amère, ou de me donner une disposition moins tendre, ou —

— Cependant, ce n'est point à moi d'oser murmurer. Je blâme peut-être ce qui est pour le mieux.

Infortuné vieillard, perpétuellement en proie aux chagrins les plus cuisans ! comment ferai-je pour me faire entendre de vous, comment vous cacher ce qui, à ce que je vois, ne sauroit éviter de vous être révélé ?

Mais considérez seulement quelle doit être ma situation à moi qui suis sur le lieu. Je suis spectateur de la scène, — je suis derrière le terrible rideau.

Emilie est empoisonnée !

Continuerai-je ?

Henri est dans les plus grands accès d'une fièvre chaude, où l'ont jetté le chagrin, la tendresse et l'effroi.

Ah ! M. Corbett, cette flèche ! cette flèche empoisonnée ! — cette exécrable infection que les lèvres charmantes d'Emilie, les lèvres de la plus aimable des femmes ont sucée dans le sein blessé de son mari !

Je viens dans l'instant d'ouvrir et de lire l'incluse —

Quel que puisse en être l'événement, soïez fier, Corbett, *fier jusqu'à l'enthousiasme*, d'avoir été l'*instrument* dont le Ciel s'est servi pour produire tant d'excellence et tant de vertu qu'il en brille dans Emilie. Je tremble.... J'adore !

Lettre d'Emilie incluse dans la précédente.

J'Envoie dans *votre* chambre cette lettre que je vous écris dans *celle* de mon mari. Si vous ne me prêtez pas la main pour faire réussir mon dessein, son amour pour moi le fera périr.

Sa fièvre a augmenté depuis que vous avez quitté sa chambre, mais le délire est moins violent. Il a un intervalle de bon sens. Il vient de me baiser la joue : il l'a trouvée mouillée, et en a essuïé les larmes. Si ce que j'écris est encore lisible, venez sur le champ et dites-lui que je suis tout-à-fait hors de danger : dites-lui que le venin est entièrement retiré : que les marques qui s'en offrent encore, ne sont que l'effet naturel d'une infection obstinée qui commence à se passer. Si vous

avez quelqu'amitié pour moi, engagez-le à le croire, — et engagez-le par votre air, le ton de votre voix, votre gaieté ; cela pourra arrêter le progrès de sa maladie, — cela pourra lui faire prendre un autre tour, — cela pourra sauver sa précieuse vie. J'en appelle à Sir Robert Raymond. Je sais quel est l'ami auquel je m'adresse. Quant à moi, tout ira bien. Je le sens. Je prends tout ce que vous ordonnez. J'obéis à tout ce que les autres m'ordonnent. Je ne refuserai rien, si vous voulez seulement me rendre mon Henri, — me rendre mon mari —

Henri est assez bien lui-même pour demander ce que je fais ? Il demande comment je me trouve. — J'ai tiré le rideau, et l'ai assuré du changement. Il s'en apperçoit bien. Il en a souvent joint les mains, et remercié Dieu : son Dieu de *bénédictions*.

Il vous demande.

Voilà le moment. Ne restez que le tems de lire cette lettre. Dépêchez-vous. Accourez vers

EMILIE.

SUITE.

J'Y suis allé. Nous avons pieusement trompé le pauvre homme. Le voilà à-présent qui verse des larmes de satisfaction. Il m'a pris la main; il l'a portée sur son cœur. Qu'Emilie ne s'approche pas de trop près de moi, dit-il, elle pourroit peut-être gagner mon mal. Dites-lui que je lui donne ma bénédiction; mais qu'on ne la laisse pas approcher de mon haleine davantage. Oh! Sir Robert, continua-t-il, vous voilà témoin de ma joie. Je ne sens plus rien de mon mal. Me voilà tout-à-fait bien: allez dire ces bonnes nou-

velles à ma femme. Cela l'aidera à se rétablir. Cela la rendra contente.

Je l'ai prié de se tenir tranquille.

Les transports de sa joie lui faisoient tenir des propos sans suite.

Emilie est rentrée dans le moment où les affections de son âme se manifestoient avec le plus de violence.

Henri transporté, s'est écrié aussitôt : Emilie vivra !

SUITE.

LE sort d'Emilie sera plus tadif que celui d'Henri ; car, hélas ! Henri *n'est plus*.

Il a rendu son dernier soupir cette nuit sur les onze heures.

Il est mort dans les bras d'Emilie.

Emilie est actuellement sur le lit à embrasser ce corps privé d'haleine.

Le Ciel juge à-propos de me ren-

dre témoin de ces calamités, et de me les faire partager, tandis que je ne les rapporte que par événement, sans y joindre les circonstances qui les ont occasionnées.

Les simples faits vous feront assez de mal, sans y ajouter le récit de circonstances qui vous assassineroient: pauvre, bien-aimé vieillard, dépouillé par la guerre !

Je ne vous parle point de ce que je sens.

Tout ce que je sais, c'est que je voudrois qu'il m'en eût coûté bien des années de mon existence à venir, et avoir sauvé la vie du malheureux jeune-homme dont le corps est étendu sous mes ieux.

Cela pourra peut-être paroître peu naturel, et être jugé faux. Mais, je suis devant celui qui sonde les cœurs; il fixe ses regards sur cet appartement habité par la mort, et je puis ferme-

ment en appeller à son divin témoignage.

SUITE.

J'AI épuisé tous les termes de la louange en parlant de votre fille ; et cependant je ne saurois imaginer un langage capable de lui rendre justice.

Peu après minuit, on est parvenu à la persuader de quitter la chambre d'Henri. Alors en me voïant près d'elle comme elle se levoit, elle s'est mise à fondre en larmes, en me disant de regarder sur le lit.

C'est le pauvre Henri, dit-elle, — c'est l'homme que j'ai cherché, — l'homme que j'ai trouvé, — l'homme que j'ai sauvé, — l'homme que la Providence ne m'a prêté — que pour le reprendre. —

C'est mon MARI. —

Hélas ! ce l'*étoit* — je suis actuellement la veuve Emilie.

Soit. Je ne me désespère point. Je suis humiliée. Cela est bien dur. Je puis à peine le soutenir. Il étoit bien jeune. Vous ne sauriez croire combien je l'aimois, Sir Robert. Mon cœur est prêt à crever, mais je ne murmurerai point. Je sais quel est mon devoir. En vérité, je le sais, et je le poursuivrai. Vous verrez, mon ami, que je tiendrai parole.

Hélas ! Corbett, en prononçant ces paroles, la douleur l'a suffoquée, et elle est encore retombée sur le lit.

J'ai encore d'autres devoirs, ajouta-t-elle, à remplir : il me faut de la santé pour y satisfaire : ainsi, je veux me calmer.

On la conduisit dans un autre appartement. Sa marche, son air, sa voix, ses mouvemens sont tous au-dessus de toute description.

Emilie prit congé d'Henri. Vous pouvez bien vous imaginer quel fut cet adieu.

SUITE.

HENRI est enterré. On ne sauroit dire qu'Emilie soit furieuse, mais elle est inconsolable, — sa douleur est dans son cœur. La maladie se manifeste sur tout son corps ; mais elle n'exhale point de murmure contre la main qui la frappe.

Je crois en Dieu, me dit-elle, il y a quelque tems. Mes épreuves sont extrêmes ; mais je me rendrois indigne de rejoindre Henri, si je m'en laissois abattre.

Je sens qu'il faut que je meure ; mais je souhaite que le coup ne soit pas prochain ; car, hélas ! Sir Robert, j'ai des raisons — *de telles* raisons... !

SUITE.

SES raisons pour vivre ne sauroient vous être cachées plus long-tems, mon respectable affligé !

Votre fille voudroit vivre pour donner le jour à l'*enfant* qu'Henri lui a laissé. —

Elle est grosse.

J'espère que le poison ne —

Et cependant il se pourroit que—

—Le cas est nouveau.

SUITE.

EMILIE vient de former une résolution dont il n'y a qu'une Emilie qui puisse être capable.

Voici ce qu'elle m'a dit : —

Mon vieillard de père, ma triste Louise, sœur de mon cher Henri ! — Ah ! remenez-moi auprès d'eux.

Je puis prendre mes remèdes sur mer; en suivant les loix d'une affection vertueuse et approuvée du Ciel, je ne crains point les dangers. Henri est mort, je n'ai plus rien à craindre, — il me reste un parent, — un père — et j'ai encore quelque foible espérance. Oh! Auteur de la nature, prête-moi de nouvelles forces, une nouvelle patience. Sir Robert, ne vous démentez point, et n'abandonnez pas Emilie.

Vous sentez bien quelle fut ma réponse.

Nous voilà sur notre retour. Emilie est très-commodément arrangée. Elle a une cabane à elle toute seule. Tout ce que l'art a de ressource en médecine, a été mis en usage.

Cela ne servira de rien. —

— Corbett, *il faut qu'elle meure.*

Vous perdrez votre fille. —

Sa maladie avance par degrés,

mais d'un pas sûr. — Je ne voudrois pas vous flatter.

SUITE.

J'AI passé, il y a un moment, dans la cabane, où j'ai trouvé votre aimable fille occupée à anticiper tous les soins de la tendre prévoïance d'une mère. Elle étoit à préparer ce qu'exige l'attente prochaine de ses couches.

—Elle avoit devant elle une petite robe qu'elle venoit de finir.

—Elle avoit commencé à plisser le bonnet.

—S'il arrive, Sir Robert, me dit-elle, que ces choses deviennent jamais utiles, — s'il faut que je suive mon mari avant que j'aïe eu le tems de donner à son enfant ce fidèle sein à têter, n'oubliez pas, je vous en supplie, — si cet infortuné peut jouir de la vie, —n'oubliez pas de lui dire que

c'est de la main d'une mère qu'a été préparé le premier manteau qui a enveloppé son corps. Dites-lui que, par amour pour lui, j'aurois bien voulu *vivre*, s'il eût été possible. —

Puis, après une petite pause, elle s'est écriée, — et voilà le portrait de mon mari ; — dans ce coffre-là sont les lettres d'Emilie ; —plus loin, c'est l'habillement d'homme sous lequel j'ai suivi les traces de mon cher Henri. Quels que soient les événemens qui vont suivre, c'est à mon enfant que mon amour lègue toutes ces choses, comme les gages de la fidélité de sa mère. Ils ne sauroient lui être que précieux sans doute. N'est-ce pas, Sir Robert, qu'en pensez-vous ?

Elle vit bien que ma douleur étoit trop grande.

Sir Robert Raymond, je me glorifie de votre attachement ; je me glorifie de votre amitié. Si la terre avoit

possédé, ou s'il *étoit possible* qu'elle possédât jamais aux ieux d'Emilie un autre homme que celui qui repose dans son sein, il ne faut pas demander quel est celui qui auroit captivé son cœur.

Dans quel tems ceci a-t-il été prononcé? Ah ! M. Corbett, la seule sensation de cet instant valoit dix mille vies ordinaires.

SUITE.

Nous sommes débarqués. Emilie vit. — Nous vous envoïons ce paquet par le courier qui va partir. Il vous parviendra quelques heures avant notre arrivée. Je vous écris pour prévenir la surprise. Pour l'amour de Dieu, faites tous vos efforts pour venir audevant de votre fille. Souffrez que je vous prépare pour son arrivée. Ne

vous effraïez pas trop de son air de langueur. Il ne faut pas vous attendre à lui trouver les joues couleur de rose, les ieux brillans, les membres bien proportionnés, formés avec l'exactitude et l'embonpoint qu'ils avoient coutume d'avoir : et malgré cela, elle n'en est pas moins vraiment touchante, vraiment aimable.

Je suis moi-même bien changé ; mais, mon bon ami, je n'en serai pas moins, jusqu'au dernier moment de mon existence, inaltérablement tout-à-vous,

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXLIII.

A Frédéric Berkley, Ecuïer.

Les brouillons de lettres que je vous envoie ci-joints, mon ami, vous mettront en état d'apprécier et de connoître les malheurs arrivés depuis mon départ de Londres, jusqu'à mon retour.

La fortune semble accroître les infortunes par les moïens les plus compliqués qu'elle puisse inventer.

Il y a deux heures que nous sommes arrivés chez le malheureux Corbett. C'est avec la plus grande difficulté que sa fille est parvenue à se rendre à Londres.

Le premier objet qui l'a frappée, a été un charriot mortuaire devant la maison de son père, et qui en serroit

la porte de près. Dans le passage, elle a apperçu les entrepreneurs qui descendoient un cercueil en bas. Le pauvre Corbett harassé par les malheurs, étoit entre deux domestiques qui le soutenoient par-dessous les bras pour prendre le triste et dernier congé du corps qu'on alloit enlever. Il ne pouvoit pas se remuer. Il n'avoit pas reçu ma dernière lettre de Portsmouth, que j'avois expédiée trois jours auparavant. Elle avoit été mal adressée. Elle ne lui est venue que deux heures après notre arrivée. Il n'étoit pas préparé pour nous recevoir.

Notre chaise s'est donc approchée plus près. Emilie a sauté en bas. —Le pauvre vieillard — la fille —

—Notre langue n'a point de termes pour peindre ces horreurs. —

Pendant près d'une heure, la fille et le père sont demeurés sans pouvoir parler; — c'étoit un mêlange de surprise

surprise et d'agonie, tout-à-la-fois muet et terrible.

Le charriot est resté à attendre à la porte. Le cercueil a été mis et enfermé dedans.

La cloche sonne pour la pauvre Louise. Le Sacristain est venu pour avertir ceux qui forment le deuil, que l'Ecclésiastique attend. Malheureuse femme d'Edouard ! elle est morte presque folle. J'entends le charriot qui part.

Quelle maison est celle-ci ! Hélas ! on peut dire d'elle qu'elle est vraiment, et depuis long-tems, la maison de deuil.

Corbett et Emilie sont encore ensemble dans la chambre à côté de celle où j'écris. Les domestiques sont tous dans l'étonnement et l'épouvante.

Je crois que j'entends la voix de mon ancien camarade d'amitié et de

douleurs. On m'appelle subitement et avec précipitation. —

Ah ! mon ami, ah ! Berkley; à quoi suis-je réservé ! La hâte, l'agitation et la fatigue ont avancé son tems, et l'ont jettée dans un *travail prématuré*. Le soleil en se levant voit Emilie mère d'un enfant *vivant*. — Il ne paroît pas que le poison se soit communiqué le moins du monde à ce précieux rejetton. C'est une fille.

Hélas ! cette circonstance feroit trésaillir de joie sa mère. Elle oublieroit pour quelque tems ses maux en voïant le gage qu'Henri lui a laissé de sa tendresse. Elle le présenteroit avec quelques signes de l'amour maternel à son père languissant. Mais cela, — le descendant même d'Henri ne sauroit l'adoucir ; — car *Emilie Corbett est* MORTE.

Sa mort a succédé sur le champ aux douleurs de l'enfantement. Elle

est arrivée à minuit. Il faut croire qu'elle a été l'effet du venin qui a résisté à la force de tous les remèdes qu'on a pu lui donner. Bientôt, — beaucoup trop tôt, — cette belle victime de la constance ne pouvoit manquer de descendre au tombeau ! Tout s'est réuni contr'elle, les fatigues, le poison, les chagrins de son père, les malheurs de Louise, la perte de son frère, la mort de son mari. — Ah ! c'en étoit trop. Il n'étoit pas possible qu'elle y résistât.

Lorsqu'elle étoit prête d'expirer, elle m'a appellé à elle, « Voilà l'enfant d'Emilie, dit-elle, prenez-le ; » c'est le don du dernier adieu ; — » je ne *saurois* faire davantage ; — » mon père, mon pauvre père » ! —

Elle est retombée sur son oreiller, d'où elle s'est efforcée par deux fois, mais en vain de se relever; elle a levé les ieux sur ceux qui l'environnoient ;

— ELLE A RENDU LE DERNIER SOUPIR.

Ainsi vécut, et ainsi mourut la plus fidelle et la plus belle des femmes.

Charles Corbett se tient fixé devant le cadavre de sa fille.

Ainsi, le bon vieillard se trouve dépouillé de tout ! « Me voilà sans » enfans, Sir Robert, (s'écrie-t-il quelquefois) » voïez donc à quoi la » *Guerre civile* m'a réduit ». —

Berkley, j'ai baisé la lèvre froide, — j'ai serré la main de glace : sur ce lit, — sur ce lit-là même. —

—Mais je n'ose pas donner l'essor à mes réflexions. Blessé jusqu'au fond du cœur, je voudrois encore tâcher de conserver quelque décence dans mes regrets. — Ah ! puissé-je être moi-même au tombeau ! Souhait impie ! Y a-t-il un seul point, un seul espace dans la courte durée de la vie de l'homme, dans lequel il ne lui soit

pas donné de faire quelque chose d'important ?

Ce bon vieillard versant à-présent des larmes sur son enfant, n'attend que de moi seul quelque chose qui approche de la consolation, pendant le peu de jours qui lui restent.

Les funérailles d'Emilie sont encore à faire. —

La veuve d'Edouard a laissé un fils. —

La veuve d'Henri une fille. —

Je ne veux donc point mourir, jusqu'au moment fixé par le Créateur ; j'ai encore trop besoin de vivre.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXLIV.

Au même.

OH! Frédéric, je viens d'assister à la plus cruelle cérémonie à laquelle un homme puisse se trouver! —Puissiez-vous ne jamais éprouver ni sentir l'affliction où je suis plongé! mais vous ne pouvez vous en former une idée véritable. Riche par vos biens, tranquille dans votre état, débarrassé des liens qui nous unissent à une compagne, ou à des proches, vous ne sauriez, heureusement pour vous, vous former d'image, — du moins parfaite,—de ce déchirement de cœur que la mort produit, lorsqu'on voit ensevelir dans la poussière la jeunesse, l'innocence et la beauté; — lorsqu'un père avance sa tête tremblante au-dessus de la triste et dernière demeure

de son enfant; lorsque des orphelins —

Qu'ai-je donc dit? La jeunesse, l'innocence et la beauté? — Est-ce que toutes ces choses descendent ensemble dans les froides entrailles de la terre? N'en montera-t-il donc aucune? La tristesse de l'âme fait presque un péché du sentiment! Elles *monteront* toutes! L'*une* d'elle assurera une existence éternelle aux *deux autres*. Oui, l'innocence immortalisera la beauté et la jeunesse.

Hélas! Berkley, mon âme est accablée par la douleur, mon cœur est déchiré par la tristesse et l'horreur, et cependant j'écris et je raisonne; mais l'infortuné Corbett, le malheureux vieillard est dans un anéantissement total, il oublie tous les maux qui accablent son corps; et s'il survit à sa famille, c'est pour nourrir la plaie intérieure qui le dévore.

Vous pensez peut-être que, m'abandonnant aux transports indiscrets et romanesques, j'appelle à mon secours les pouvoirs infernaux ; que j'accuse le Ciel de cruauté ; que, renonçant à la compagnie des hommes, je vais chercher le repos et la tranquillité dans la retraite d'une solitude épaisse. Loin de moi de pareilles idées : elle peuvent convenir à un faiseur de Romans ; mais elles sont bien éloignées du caractère de votre ami. Non, Berkley. Ce n'est pas dans un moment comme celui-ci que l'homme vraiment touché et vraiment tendre, s'échappe en outrages. Le premier éclat est passé ; celui qui avoit commencé d'abord avec bruit, avec véhémence, dont la voix a retenti avec éclat, vient de prendre une situation plus tranquille, plus grave et plus touchante. Le caractère même pétulant et obstiné de Corbet ne laisse

plus

plus paroître au-dehors que l'éloquence d'une tristesse muette.

Les larmes coulent avec rapidité de mes ieux, tandis que j'écris. Je me suis trouvé dans des circonstances plus violentes dans le cours de ma vie : mais dans une crise aussi *effraïante* et aussi *touchante*, jamais. Vous, qui n'avez pas connu Emilie, et dont le cœur, quoiqu'honnête, n'a pas toujours suivi les loix exactes de la régularité, vous ne sauriez vous imaginer ce que j'ai perdu. La manière dont elle est morte, — le motif — et les circonstances qui y ont quelque rapport ; tout cela jette sur les différentes parties de la scène, un coloris si touchant et si triste, que je me tiens comme frappé d'étonnement dans ma chambre, et que j'ai l'air d'être dans mon tombeau, au milieu du monde qui m'environne.

J'ai tâché de m'expliquer ainsi de

mon mieux en vous faisant le récit de cette étonnante catastrophe, de peur que vous, mon cher Berkley, ou toute autre personne entre les mains desquelles l'histoire de ces événemens pourra tomber, ne s'avisent de blâmer les actions du Tout-Puissant. Mes raisons sont inutiles pour justifier ses décrets dans les circonstances de cette malheureuse histoire; mais je veux vous prévenir contre l'idée erronnée qu'on se fait des peines et des récompenses, idée qui conduit souvent à l'irreligion et à l'infidélité.

La vile troupe des auteurs de nouvelles fait un tort considérable à la cause de la vertu, en sacrifiant au plaisir du lecteur, la simplicité et la vérité. Des difficultés, au commencement d'une histoire; de l'amour, au milieu; et un mariage à la fin, composent presque invariablement la marche des Romans modernes. C'est ce

que leurs auteurs appellent récompenser la vertu : un ou deux mauvais caractères périssent ; et cela s'appelle punir le vice. Fausse et stupide conclusion !

Examinez la vie humaine : les raïons du Ciel reluisent également sur le juste et sur l'injuste. Les peines et les récompenses suivent-elles cette route méchanique qu'on trouve dans les livres ? La vertu n'a-t-elle pas ses plaisirs *particuliers* ? — Plaisirs qui naissent souvent d'une généreuse affliction. Les saints combats qu'un homme courageux éprouve dans son âme, ne sont-ils absolument que *chagrinans* ? Passer par un chemin embarrassé et plein d'épines, — parcourir une vie dure et difficile, sans s'écarter des principes de la sagesse, ne demande-t-il pas une conduite meilleure que celles qui sont ordinairement peintes dans le machinisme de ces

méprisables feuilles où tout est abandonné à l'art de l'écrivain et à son imagination dépravée ? N'y a-t-il point de douceurs dans les soupirs secrets, — dans les larmes pieuses ? S'échappent-ils sans offrir quelque baume à l'affligé qui les répand ? n'y a-t il point de consolation dans cette fille du Ciel, la constance ? Examinez la vie d'Emilie ! Sa vie tout-à-la-fois vertueuse et chrétienne, n'offre-t-elle rien qui soit capable d'élever l'âme de ceux qui lui survivent, au-dessus de toutes les peines qu'éprouvent les hommes ordinaires ?

Ah ! Frédéric, j'ai devant les ieux un exemple bien frappant. Je me désole, il est vrai; je suis accablé de peines : mais, dites-moi, mon ami, n'est-il pas possible de trouver à mes maux quelque remède cher et précieux ? Oui, je sens, — je sens qu'il y en a. Je ne souhaite pas d'être débarrassé

du généreux chagrin auquel je me livre. Oh ! non. Que pourrois-je prendre en échange ? — L'Univers entier ne me le paieroit pas. Je jouis d'avance de la sainte satisfaction de pouvoir me dérober quelquefois au tumulte et aux embarras de la société pour aller visiter le tombeau d'une femme sage et vertueuse. Croïez-vous que je l'aime moins, parce que je ne dois plus la voir ? Peut-elle souffrir quelque diminution dans mon estime, parce qu'elle s'est *envolée dans le Ciel ?* Doit-elle perdre aujourd'hui, en sa qualité d'ange, ce qu'elle avoit acquis en qualité de mortelle ? Je ne l'en aime que mieux. Le Tout-Puissant l'a placée sur la route de ma vie pour fixer et concentrer la plus belle des passions. Je ne suis pas d'un âge ni d'un caractère à changer encore.

Ah ! Dieu veuille que la fille d'Emilie puisse vivre ! Quelle satisfaction

pour moi de remplir vis-à-vis d'elle les devoirs de père, — de l'habiller, de la nourrir, de l'instruire ! Songez donc, Berkley, *de qui* vient cet enfant !

J'ai couru en bas pour examiner mon trésor !

—Il se porte bien ; il dort. J'ai senti la douceur de son haleine sur ma joue.

Dieu le conservera. L'orphelin de *Louise* aussi est à moi. Enfin, *Corbett* aussi vivra. J'ai été souvent à son lit depuis que je suis à écrire. —Il a le visage caché, — à peine peut-il encore soutenir l'existence ; mais le moment de la résignation approche.

Je vous invite donc, Berkley, de fixer votre opinion à l'égard de la Providence. Cultivez votre tendresse. Aimez comme Emilie : et s'il vous arrive des traverses *semblables* aux siennes, ne *changez* point l'objet de

votre affection ; mais faites-en un bon et généreux usage. L'effet *ordinaire* des traverses qu'on éprouve dans ses amours est de jetter dans la dissipation ou le désespoir. Si je m'étois livré à l'un ou à l'autre, un pauvre vieillard se trouveroit sans ami ; deux aimables enfans sans père ; et moi je ne sentirois pas aujourd'hui dans mon cœur ce raïon de satisfaction intérieure qui réjouit mon âme et ranime mes esprits dans cette vallée d'amertume. Ne *bornez* donc pas les récompenses du Ciel.

Un écrivain de Roman me peindroit comme un malheureux sans espoir qui appelle à son secours le coup du sort. Quant à vous, mon ami, considérez la réalité : et voïez en moi un homme qui souhaite encore de vivre, et qui se croit bien récompensé. Adieu.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXLV.

Au même.

Nous voilà retournés à Castleberry. Oh ! le triste et mélancolique bonjour qu'il a reçu de moi ! —Les arbres, les livres, les chaises, tout m'a paru comme autant de *spectres d'une joie enterrée.* Emilie entre dans le cœur, et touche mille endroits. — Malgré tout cela, même dans ce malheur, il y a encore un mêlange de douceur. Je ne voudrois pas en être privé. On vient de me dire que notre extravagante de Capitale est actuellement illuminée à l'occasion du gain d'une bataille. La maison de Corbett est un bel exemple des raisons que *l'un ou l'autre* parti ont de se réjouir dans cette occasion et dans toute autre semblable. Ce n'est pas un en-

nemi qui a fait tout ce grand mal, — c'est, nous pouvons bien le dire avec vérité, notre dernier et intime ami.

Je ne remettrai jamais plus le pied dans la ville. Il ne me reste plus guère d'années dont je puisse disposer. Je les emploierai à réconcilier mon cher Corbett avec la vie, aux conditions qu'il plaira à Dieu d'y mettre, et à préparer à la vieillesse une paisible retraite, à l'enfance un berceau nourricier. Berkley, faites-moi compliment. Mes deux enfans se portent bien. Les graces du Tout-Puissant se manifestent sur moi.

Ainsi, mon ami, recevez mes plus heureux souhaits, que votre cœur soit bon, votre vie pure et — adieu.

ROBERT RAYMOND.

LETTRE CXLVI.

Au même.

POUR conclusion de notre correspondance sur ce sujet, recevez le tribut d'un moment de tendresse et de mélancolie, — recevez une épitaphe (*) pour le mausolée d'Emilie.

La petite Emilie ressemblera, je le crois sincèrement, à sa mère : du moins mon imagination ne cesse chaque fois que je la regarde, de trouver dans ses aimables traits une très-grande ressemblance ; et, lorsque le cœur cherche de la ressemblance, il la trouve ou la crée.

(*) Nous avons encore supprimé cette *Epitaphe* que la prose auroit trop affadie ; et qu'on n'auroit pu rendre en vers, sans alterer beaucoup les pensées de l'original.

Mais, quel que puisse être l'*extérieur* de ce cher, de ce précieux legs, il sera toujours mon unique bien, pourvu, comme je le souhaite, et comme je l'espère, que son *intérieur* ressemble à la mère, et qu'Emilie, qui est dans le Ciel, puisse orner encore une fois la terre dans les vertus de son enfant. Adieu !

ROBERT RAYMOND.

FIN.

66-12
Nov. 6
Worm

D783
P917e
v. 3